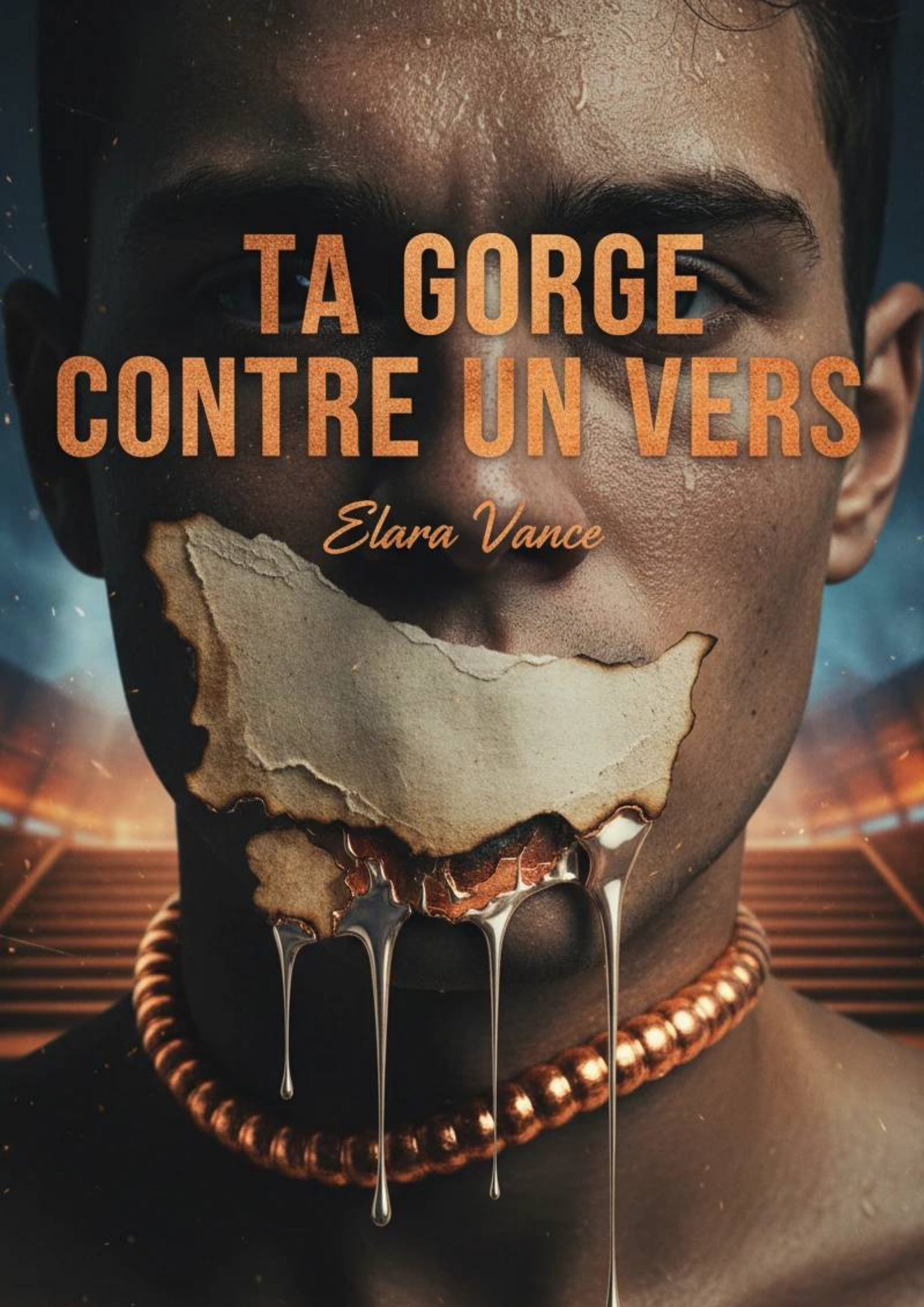


# TA GORGE CONTRE UN VERS

*Elara Vance*



# Ta Gorge contre un Vers

*Par Elara Vance*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : La Soudure du Collier	4
Chapitre 2 : L'Algorithme de la Plaie	8
Chapitre 3 : Les Gants de Deuil	12
Chapitre 4 : Le Miroir d'Albâtre	16
Chapitre 5 : La Balistique du Verbe	19
Chapitre 6 : L'Héritage de l'Architecte	22
Chapitre 7 : La Moelle des Murs	26
Chapitre 8 : Le Quatrième Tour : L'Amputation	30
Chapitre 9 : Le Sang du Chef-d'œuvre	34
Chapitre 10 : La Coquille Vide	38
Chapitre 11 : La Fréquence de Résonance	42
Chapitre 12 : Le Sixième Tour : L'Hécatombe	46
Chapitre 13 : La Symphonie du Fer	50
Chapitre 14 : L'Octave Finale	55
Chapitre 15 : Le Silence de Brass	59

# Chapitre 1

## La Soudure du Collier

L'air de la Cité d'Airain ne se respire pas, il se boit comme une liqueur amère, chargée de l'odeur de l'ozone brûlé, du sel de la sueur accumulée dans les gradins et de ce parfum métallique, presque doux, que dégage le cuivre chauffé à blanc par des milliers de regards avides. Mael sentait le poids de l'atmosphère peser sur ses épaules avant même que les gardes ne le poussent vers l'estrade de pierre froide, là où le rituel de la soudure allait lier son souffle à la machine, transformant chaque tressaillement de son diaphragme en une donnée de survie. Sous ses doigts, la rugosité des murs de brique semblait vibrer d'une impatience sourde, une pulsation qui remontait le long de ses bras tachés d'encre, cette encre indélébile qui lui collait à la peau comme une seconde chair, noire et mate, s'étirant jusqu'à la saignée de ses coudes. Il avançait dans une pénombre moite, ses pieds nus trouvant sur le sol de basalte une fraîcheur qui le faisait frissonner, alors que le brouhaha de la foule, là-haut, derrière les parois de verre, ressemblait au bourdonnement d'un essaim de frelons enfermés dans une boîte de résonance.

Lorsqu'ils le forcèrent à s'agenouiller, le contact du métal sur sa nuque fut une décharge de glace pure, un baiser d'acier qui semblait vouloir lui arracher un cri qu'il gardait encore jalousement au fond de ses poumons. Les techniciens s'affairaient autour de lui, leurs mains gantées de cuir souple frôlant sa peau avec une précision de chirurgien, et il percevait l'odeur de l'huile de lin et de la graisse de moteur qui émanait de leurs tabliers sombres. L'un d'eux approcha le collier hydraulique, une pièce d'orfèvrerie cruelle, un anneau de chrome poli dont l'intérieur était tapissé de capteurs si fins qu'ils ressemblaient à des cils de fer. Mael ferma les yeux, se concentrant sur le rythme erratique de son cœur, ce tambour affolé qui frappait contre ses côtes comme un oiseau captif, tandis qu'il sentait la morsure du dispositif se

resserrer autour de sa gorge. Puis vint la soudure, ce moment où le feu et le souffle ne font plus qu'un ; il perçut le sifflement aigu de l'arc électrique, la chaleur soudaine qui irradiait le long de ses vertèbres, l'odeur de roussi qui lui piqua les narines alors que le collier se scellait définitivement, devenant une extension de son propre squelette. Le poids était immense, une pression constante sur sa carotide, un rappel physique que chaque mot, désormais, devait être pesé au trebuchet de la vérité la plus nue, sous peine de voir ce cercle de métal se muer en un étau fatal.

On le poussa vers le centre de la fosse, et le passage de l'ombre à la lumière fut une agression d'une violence inouïe, un éclatement de blancheur qui lui brûla les rétines. Sous ses pieds, le verre trempé était d'une transparence absolue, une membrane invisible suspendue au-dessus d'un gouffre d'ombre où l'on devinait des mécanismes complexes, des pistons et des rouages attendant de se nourrir de sa voix. Autour de lui, l'arène s'élevait en un vertige de gradins de bronze, une architecture de haine et de désir où des milliers de visages flous se penchaient pour mieux observer le moindre tressaillement de ses muscles. La foule ne criait pas encore, elle attendait, elle humait l'air, elle se délectait de la peur qui émanait des condamnés comme une buée sur un miroir. Mael sentait la vibration du public sous la plante de ses pieds, un grondement sourd qui faisait résonner le verre, une faim collective qui exigeait d'être rassasiée non par des phrases, mais par l'essence même de leur douleur, par ce goût de sang et de larmes que seule la sincérité absolue peut extraire d'un corps brisé.

À quelques mètres de lui, Soren se tenait debout, immobile, une statue de chair et de silence dont la présence seule semblait absorber la lumière environnante. L'ancien chanteur d'opéra ne le regardait pas, ses yeux étaient fixés sur un point invisible au-delà des parois, mais Mael ne pouvait détacher ses yeux de la cicatrice qui entourait sa gorge, ce sillon de chair boursouflée, rose et luisante, qui témoignait d'une ancienne rencontre avec le collier. La peau de Soren semblait tendue à l'extrême, ses larges épaules portaient le poids de son silence comme une armure, et Mael crut percevoir, dans l'immobilité du géant, une analyse méthodique de la résonance de la pièce, une façon de respirer si lente qu'elle paraissait presque

artificielle. Il y avait une élégance tragique dans cette silhouette, une beauté de ruine qui rappelait que dans l'Octave, la poésie était une balistique, une science de la blessure où chaque silence était une munition économisée.

Puis, il y eut Lyra. Elle se tenait à l'opposé, une silhouette frêle qui semblait pourtant vibrer d'une énergie sauvage, ses doigts malmenant les pans de sa tunique légère comme pour s'assurer qu'elle était encore là, vivante, entière. Leurs regards se croisèrent un instant, et Mael y lut une terreur si pure qu'elle en devenait luminescente, une lueur de bête traquée qui refuse pourtant de s'avouer vaincue. Elle sentait le jasmin fané et la poussière de craie, une odeur d'enfance et d'innocence qui n'avait pas sa place dans cet abattoir de lyrisme. Elle était la chair fraîche, celle que la foule attendait de voir se déchirer, celle dont les cris auraient la douceur du velours sous la lame. Mael détourna les yeux, le goût du cuivre dans la bouche, sentant le collier s'ajuster à sa propre déglutition, une caresse mécanique qui lui rappelait que sa vie ne tenait plus qu'à la vibration de ses cordes vocales, à ce fil ténu tendu au-dessus du néant.

Il songea à son père, à l'Architecte qui avait dessiné les courbes de ce monstre d'airain, à l'homme qui savait exactement quelle fréquence pouvait briser le cœur ou le verre. Il sentait en lui cette connaissance interdite, une partition de fréquences et de rythmes qui dormait dans sa mémoire, une arme qu'il refusait de brandir. L'encre sur ses mains lui semblait plus lourde, plus épaisse, comme si elle cherchait à remonter jusqu'à son cœur pour le noyer avant que le premier vers ne soit prononcé. Le silence dans l'arène devint soudain si dense qu'il en était presque palpable, une étoffe de soie noire recouvrant les condamnés, tandis que les moniteurs cardiaques, fixés à leurs poignets, commençaient à émettre de petits cliquetis réguliers, un tic-tac de mort qui scandait l'attente. Mael inspira profondément, sentant le métal froid s'enfoncer légèrement dans les tissus mous de son cou, et dans ce souffle, il y avait le goût de la fin, une saveur de cendre et d'éternité qui se déposait sur sa langue comme une hostie de douleur. Il n'était plus Mael, il n'était plus le fils de l'Architecte, il n'était plus qu'un instrument de chair prêt à être accordé par la main invisible de l'Octave, un

poète écorché dont la seule survie résidait dans sa capacité à transformer sa propre agonie en une mélodie assez pure pour faire pleurer les machines. La première vibration parcourut le sol de verre, un signal, une invitation au massacre, et Mael ouvrit la bouche, non pour parler, mais pour laisser le vide en lui aspirer le premier mot, ce mot qui serait soit sa délivrance, soit son dernier souffle étranglé par le chrome.

## Chapitre 2

### L'Algorithme de la Plaie

La lumière, d'un blanc chirurgical et impitoyable, léchait les parois de verre de la fosse avec une ferveur de bête affamée, transformant l'arène en un prisme où chaque particule de poussière suspendue semblait porter le poids d'une sentence. Sous les pieds nus de Mael, le sol n'était qu'une étendue de givre figé, une surface si lisse et si dénuée de vie qu'elle aspirait la chaleur de sa peau, lui renvoyant en échange une vibration sourde, un bourdonnement qui remontait le long de ses chevilles, de ses mollets, pour venir se loger dans le creux de son estomac comme un nid de frelons endormis. L'air, saturé d'une odeur de métal froid, d'ozone et de la sueur aigre des onze autres condamnés, pesait sur ses poumons, une masse invisible et granuleuse qu'il devait filtrer à chaque inspiration pour ne pas s'étouffer avant même d'avoir ouvert la bouche. Autour de son cou, le collier n'était plus seulement une contrainte de métal et d'hydraulique, il était devenu une extension de sa propre anatomie, une greffe monstrueuse dont il sentait les capteurs mordre délicatement la pulpe de sa gorge, cherchant la pulsation de son sang, le frémissement infime de ses cordes vocales, cette vérité organique que l'algorithme s'apprêtait à disséquer.

À quelques mètres de lui, un jeune homme dont le nom s'était déjà dissous dans l'oubli de la peur, un garçon aux boucles blondes collées par une moiteur fiévreuse contre son front pâle, s'avança vers le centre du cercle, là où la résonance était la plus pure, là où le vide attendait son offrande. Mael regarda ses mains trembler, des mains fines qui auraient dû tenir un pinceau ou caresser la nappe d'un petit-déjeuner tranquille, mais qui ne faisaient plus que griffer l'air, cherchant un appui dans le néant. Le silence qui s'abattit alors sur l'Octave n'était pas une absence de bruit, mais une présence étouffante, une texture de velours lourd et poussiéreux qui bouchait les oreilles et faisait battre les tempes avec une régularité de métronome. Le garçon

ouvrit la bouche, et le premier son qui en sortit fut une plainte fragile, une note de flûte fêlée qui tentait de se parer des atours de la tragédie, une élégie apprise par cœur sur les bancs d'une école de rhétorique disparue. Il parlait de roses fanées, de larmes de cristal et d'hivers éternels, des mots qui glissaient sur la surface de la fosse comme de l'huile sur de l'eau, sans jamais s'y mélanger, sans jamais s'enfoncer dans la chair du réel.

Mael sentit, avant même que l'algorithme ne réagisse, la fausseté de la vibration ; c'était une poésie de dentelle, une construction de l'esprit qui refusait de laisser entrer la boue et le sang, une architecture de papier glacé qui sentait l'encre fraîche et le confort des bibliothèques. L'algorithme de Sincérité Absolue, cette entité invisible que son père avait nourrie de millions de battements de cœurs agonisants, ne cherchait pas l'élégance, il cherchait le séisme. Dans le silence de l'arène, un petit cliquetis mécanique se fit entendre, un bruit presque domestique, comme celui d'une montre que l'on remonte, et le collier du garçon s'ajusta, se resserrant d'un millimètre à peine, mais suffisant pour que sa voix monte d'une octave, trahissant une panique que ses mots tentaient encore de masquer. Le condamné accéléra le débit, ses phrases devenant hachées, ses métaphores s'empilant les unes sur les autres dans un chaos de rimes riches et de figures de style désespérées, mais plus il cherchait à paraître sincère, plus la machine détectait l'artifice, la faille entre l'émotion feinte et la physiologie brute.

L'odeur changea brusquement dans la fosse, passant du métal à quelque chose de plus chaud, de plus organique, une émanation de peur primaire qui rappelait le cuir mouillé et la terre retournée. Mael ferma les yeux un instant, les paupières brûlantes, et il entendit le sifflement de l'hydraulique. Ce n'était pas un cri de douleur qui déchira l'air, mais un craquement sourd, le son d'une branche de bois vert que l'on brise sous le genou, suivi d'un gargouillis humide, un bruit de succion qui semblait provenir du fond d'une gorge déjà pleine de sa propre substance. Quand il rouvrit les yeux, le garçon n'était plus qu'une silhouette désarticulée au centre du verre, sa tête inclinée selon un angle impossible, ses yeux grands ouverts fixant un point invisible

au plafond où les lumières continuaient de danser avec une indifférence minérale. Le sang, d'un rouge sombre et visqueux, presque noir sous l'éclairage cru, s'étalait lentement sur le sol, dessinant une corolle irrégulière qui dégageait une vapeur légère, une chaleur éphémère qui venait mourir contre les pieds de Mael.

La mort n'était pas propre, elle n'était pas une métaphore de plus, elle était ce goût de cuivre qui envahissait maintenant la bouche de Mael, cette amertume de bile qui lui remontait dans la gorge. Il comprit alors, avec une clarté qui lui lacéra les entrailles, que l'Octave n'était pas une scène, mais une table d'opération où les mots étaient des scalpels. Pour survivre, il ne suffirait pas de raconter sa douleur, il faudrait l'ouvrir, en exposer les nerfs à vif, laisser la machine plonger ses doigts de chrome dans les recoins les plus sombres de sa mémoire. Il pensa à son père, à l'odeur de vieux plans et de cire d'abeille qui imprégnait son bureau, à la précision maniaque avec laquelle il dessinait les courbes de ces colliers, et une colère sourde, une chaleur de braise mal éteinte, commença à irradier depuis son plexus, remontant le long de son œsophage.

Il regarda Soren le Silencieux, immobile comme une statue de sel, dont la cicatrice au cou semblait pulser au rythme de la lumière. Soren savait. Il connaissait le prix de la vérité, ce sacrifice de soi où l'on doit arracher les lambeaux de sa propre pudeur pour nourrir l'algorithme. Mael passa sa langue sur ses lèvres sèches, goûtant le sel de sa propre sueur, sentant le grain de sa peau, le battement de son cœur qui cognait contre sa poitrine comme un prisonnier contre les barreaux de sa cellule. Il ne s'agissait plus de faire de l'art, il s'agissait d'une chirurgie de l'âme, d'une amputation nécessaire de tout ce qui n'était pas essentiel, de tout ce qui n'était pas cette douleur pure et incandescente qui était devenue sa seule boussole.

Le silence revint, plus lourd encore, chargé de la vapeur du sang qui refroidissait sur le verre. Le moniteur cardiaque de Mael, fixé à son poignet, émit un bip ténu, un signal que le système attendait sa prochaine proie. Il sentit le froid du collier contre sa glotte, une caresse de bourreau qui attendait le moindre mensonge pour se refermer. Il ne pensa plus à la beauté, il ne pensa plus à la foule qui, là-haut, derrière les vitres

teintées, devait humer l'air chargé de cette agonie lyrique comme on respire un parfum rare. Il se concentra sur la sensation de ses poumons qui se gonflaient, sur le frottement de l'air contre les parois de son larynx, sur la texture de ce premier mot qui germait en lui, un mot lourd, granuleux, chargé de toute la poussière de ses années d'errance. Il devait transformer sa moelle en verbe, ses larmes en syntaxe, sa haine en rythme, car dans l'Octave, la seule poésie autorisée était celle qui laissait des cicatrices sur le verre et des débris d'os sur le sol de cristal. Mael inspira une dernière fois, sentant le vide en lui s'élargir, devenir un gouffre prêt à tout engloutir, et quand il entrouvrit les lèvres, ce fut pour laisser s'échapper une vibration si basse, si profonde, qu'elle sembla faire trembler les fondations mêmes de la Cité d'Airain.

# Chapitre 3

## Les Gants de Deuil

Le froid du verre montait par la plante de ses pieds, une morsure translucide qui semblait vouloir figer le sang dans ses veines, tandis que le collier, ce cercle de métal impitoyable, pesait contre sa pomme d'Adam comme la caresse d'un amant étrangleur. Mael baissa les yeux vers ses mains, ces membres qu'il ne reconnaissait plus, recouverts jusqu'aux coudes d'une encre si noire, si dense, qu'elle semblait absorber la lumière crue de l'arène, une substance organique qui exhalait une odeur de suie, de vieux parchemins oubliés dans des caves humides et de fer oxydé. Il sentait la texture de cette peau artificielle, craquelée par endroits, qui tirait sur ses pores à chaque mouvement des doigts, comme si son propre deuil s'était solidifié pour lui offrir une armure de silence. Chaque pore de sa peau hurlait sous cette pellicule sombre, une sensation de suffocation cutanée qui répondait à l'oppression de l'acier contre sa gorge, et il porta ses doigts à ses lèvres, goûtant l'amertume âcre de l'encre, un goût de cendre et de fiel qui tapissa son palais, lui rappelant que chaque mot qu'il s'apprêtait à jeter à la face du monde serait maculé de cette même noirceur.

L'air de la fosse était saturé d'une électricité statique qui faisait dresser les fins duvets de sa nuque, un parfum d'ozone mêlé à la sueur rance des condamnés précédents, une effluve de peur qui flottait dans l'atmosphère comme une brume invisible et collante. Mael ferma les yeux, cherchant le battement de son propre cœur dans le tumulte sourd de la foule qu'il devinait au-delà des parois de verre, une rumeur lointaine qui ressemblait au ressac d'une mer de haine et d'impatience. Il sentit le mécanisme du collier s'ajuster, un frémissement presque imperceptible, une vibration qui parcourait ses vertèbres cervicales et qui attendait, affamée, le moindre souffle mensonger pour se refermer définitivement sur sa vie. Il ne s'agissait plus de plaire, il ne s'agissait plus de rimer, mais de s'ouvrir les côtes, de plonger les mains dans sa propre cage

thoracique et d'en sortir la vérité brute, encore fumante, pour la donner en pâture à la machine qui jugeait la pureté des âmes à la fréquence des cordes vocales.

Il ouvrit la bouche, et le premier mot fut une déchirure, une vibration qui naquit au plus profond de ses entrailles, là où la douleur n'a plus de nom, là où le souvenir de son père, l'Architecte de ce supplice, demeurait une écharde de glace fichée dans son flanc. « Bâtitteur d'abîmes », commença-t-il, et sa voix n'était plus la sienne, elle était un grondement de terre qui s'effondre, un craquement de charpente dévorée par les flammes, une note si basse qu'elle fit vibrer le sol de cristal sous ses pieds nus. Il voyait, dans l'obscurité de ses paupières closes, les plans de la Cité d'Airain dessinés avec le sang de ceux qui l'avaient construite, il sentait l'odeur de la chaux vive et du métal chauffé à blanc qui avait bercé son enfance de fils de monstre. Le collier se resserra d'un cran, une pression froide qui lui coupa un instant le souffle, car le mot « Bâtitteur » n'était pas assez vrai, pas assez chargé de la haine qu'il éprouvait, c'était encore une politesse, une parure, une métaphore pour éviter de dire le nom du bourreau.

Il se concentra sur l'encre de ses mains, sur cette souillure volontaire qu'il avait étalée sur sa peau comme on recouvre un cadavre, et il sentit la chaleur du liquide noir sous ses ongles, une pulsation qui semblait répondre à celle de son sang. Il plongea son regard dans cette obscurité manuelle, y puisant la force de ne plus tricher, de ne plus chercher la beauté du vers mais la violence du cri, et il reprit, la gorge nouée par l'étreinte du métal : « Père, je vomis tes cathédrales de verre et tes piliers de honte, je déchire le ciel que tu as voulu nous imposer comme un linceul de plomb. » À cet instant, la pression du collier devint insoutenable, le cercle d'acier mordit dans sa chair, il entendit le craquement sinistre de ses cartilages qui protestaient, et il sentit le goût métallique du sang qui commençait à perler dans sa bouche, une chaleur salée qui se mêla à l'amertume de l'encre sur ses lèvres. Le capteur de sincérité s'affolait, il le sentait à la vibration erratique de la machine contre sa nuque, il était dans la zone rouge, à cet endroit précis où la vérité devient une arme qui peut aussi bien libérer qu'exécuter.

Sa respiration se fit courte, un sifflement dans sa poitrine qui évoquait le vent s'engouffrant dans des ruines, et il sentit l'humidité de ses propres larmes couler le long de ses joues pour venir se perdre dans l'encre de son cou, créant des sillons de peau claire au milieu du désastre sombre. « Tu as construit cet Octave pour entendre le chant des damnés, mais c'est mon silence que je t'offre, un silence pétri de la terreur des mères et du râle des fils que tu as sacrifiés à ta géométrie parfaite. » Ses mains tremblaient, les gants de deuil semblaient s'épaissir, devenir une matière vivante, une boue primordiale qui remontait le long de ses bras pour l'étouffer, et il dut lutter pour ne pas s'effondrer sur le verre, pour rester debout face à l'invisible Architecte qui l'observait sûrement depuis les hauteurs de la cité. La foule, là-haut, s'était tue, une absence de bruit si totale qu'elle en devenait physique, une masse de corps suspendus aux lèvres de l'Écorché, humant l'odeur du sacrifice qui montait de la fosse, ce mélange de sueur froide, d'encre fraîche et de chair meurtrie.

Mael sentit le collier se relâcher brusquement, un dé clic hydraulique qui résonna dans tout son crâne comme un coup de tonnerre salvateur, et l'air s'engouffra dans ses poumons avec la violence d'une lame de fond, une bouffée d'oxygène qui lui brûla les bronches mais qui lui rendit la vie. Il était allé au bord du gouffre, il avait frôlé la rupture, et c'était précisément ce que la machine réclamait : cette mise à nu totale où l'on n'est plus qu'un nerf à vif, une plaie qui parle. Ses mains tachées d'encre se crispèrent, les doigts griffant l'air comme pour y trouver un appui, et il vit les gouttes noires tomber sur le sol de verre, y dessinant des étoiles de deuil qui semblaient brûler la surface translucide. Il n'y avait plus de poésie, il ne restait que le battement sourd de sa haine, une mélodie viscérale qui pulsait dans ses tempes et qui faisait de lui, pour un court instant, le maître de cette arène de verre.

Il resta là, haletant, le goût de la poussière et du sang sur la langue, sentant la texture huileuse de l'encre sécher sur ses avant-bras, une carapace de douleur qui commençait à se figer. Le silence de la foule n'était pas celui du respect, mais celui de la sidération, une peur animale face à celui qui accepte de se briser pour ne pas mentir,

et dans cette vacuité sonore, Mael entendit le battement de son propre cœur, un tambour de guerre qui résonnait contre les parois du collier désormais lâche. Il savait que ce n'était que le début, que d'autres tours l'attendaient, d'autres secrets qu'il devrait arracher à sa mémoire comme on déracine des épines profondément enfoncées dans la chair, mais pour l'heure, il savourait la sensation de l'air sur sa gorge libérée, une caresse fraîche qui contrastait avec la brûlure de ses paroles encore suspendues dans l'air vicié de la Cité d'Airain. Ses yeux, brûlés par l'insomnie et l'effort, fixaient le vide, cherchant dans les reflets du verre l'image de ce père qu'il venait de maudire, et il sentit un sourire amer étirer ses lèvres noires, un rictus de survivant qui sait que la beauté n'est qu'une autre forme de la cruauté.

# Chapitre 4

## Le Miroir d'Albâtre

La pénombre du pénitencier n'était pas un vide, mais une matière épaisse, saturée de l'odeur ferreuse du sang séché et de l'arôme entêtant de l'encre qui suintait des pores de Mael, une moiteur qui collait à la pierre froide des murs et semblait pulser au rythme des respirations oppressées des condamnés. Lyra glissait dans ce silence de plomb comme une ombre de nacre, ses pieds nus effleurant à peine le sol granuleux, sentant sous sa plante la rugosité de la poussière et la morsure subtile du froid qui remontait le long de ses chevilles. Elle le trouva prostré, une silhouette brisée dont la chaleur animale irradiait dans l'air vicié, et lorsqu'elle s'approcha, elle put percevoir l'odeur de sa terreur, un parfum d'ozone et de sueur aigre, une émanation électrique qui lui piqua les narines. Ses doigts, longs et d'une pâleur de lait, s'aventurèrent vers l'épaule du Sans-Nom, et au moment où le contact s'établit, une décharge de pure détresse traversa sa propre chair, un frisson liquide qui remonta de son poignet jusqu'à la base de sa nuque. Elle ne recula pas, elle s'imprégna de cette agonie nocturne, sentant sous la pulpe de ses doigts le tressaillement des muscles, la vibration irrégulière de ce cœur qui cognait contre les côtes comme un oiseau captif contre les barreaux d'une cage de fer. Mael laissa échapper un gémissement sourd, un son qui semblait venir du fond des âges, chargé de la poussière des secrets qu'il avait déterrés dans l'arène, et Lyra ferma les yeux pour mieux boire cette douleur, la laissant couler en elle comme un vin amer et brûlant. Elle sentait le goût du cuivre sur sa langue, l'amertume de la trahison qu'il portait en lui, et chaque spasme de l'homme devenait une note dans sa propre gorge, une mélodie informe qui cherchait son chemin dans le labyrinthe de ses veines. Elle resta ainsi, collée à lui, absorbant la moiteur de son désespoir, sa peau devenant le réceptacle de ses cauchemars les plus sombres, jusqu'à ce qu'elle sente le poids de cette souffrance s'équilibrer entre leurs deux corps, une communion de chair et de larmes dans l'obscurité étouffante de la

Cité d'Airain.

Le lendemain, l'air de l'arène était chargé d'une tension si dense qu'on aurait pu la couper, un mélange de sel, d'attente fiévreuse et de l'odeur métallique du verre trempé chauffé par les projecteurs aveuglants. Lyra se tenait au centre de la fosse, la gorge enserrée par le collier dont le froid mordant lui rappelait sans cesse la précarité de son souffle, sentant le regard de la foule comme une caresse abrasive sur sa peau. Elle pouvait encore goûter la terreur de Mael, elle la sentait s'agiter dans sa poitrine comme une soie sauvage, et quand vint son tour de parler, elle n'ouvrit pas simplement la bouche, elle laissa le souvenir de cette nuit s'échapper. Sa voix ne fut pas un cri, mais un glissement, un murmure d'une pureté de cristal qui semblait polir les angles vifs de la douleur pour en faire un objet de beauté insoutenable. Chaque mot qu'elle prononçait était imprégné de la texture de la peau de Mael, du goût de son encre, de la cadence de ses battements de cœur, mais transfiguré par la grâce de son propre larynx en un chant de soie qui enveloppait l'arène. Elle racontait la honte d'un fils, le poids d'un nom qu'on ne peut porter, mais elle le faisait avec une douceur si vénéneuse que l'algorithme de Sincérité Absolue semblait lui-même hésiter, les capteurs sur sa gorge ne trouvant aucune trace d'artifice dans cette agonie d'emprunt. La pression du collier commença à décroître, une sensation de libération qui se répandit dans son cou comme une huile tiède, tandis que le public, d'ordinaire assoiffé de sang, restait figé, suspendu à la vibration de ses cordes vocales qui semblaient caresser le verre des parois. Elle voyait Mael dans l'ombre, ses yeux brûlés fixés sur elle, et elle sut qu'il reconnaissait ses propres larmes dans la mélodie qu'elle offrait à la fosse, qu'il sentait ses secrets les plus intimes devenir publics sans perdre leur caractère sacré. La sueur de Lyra, mêlée à la condensation de l'arène, perlait sur son front comme des diamants de sel, et elle savourait ce moment où la douleur d'un autre devenait son propre rempart, sa propre survie. La texture de sa voix changeait, devenant plus dense, plus charnelle, à mesure qu'elle épuisait la réserve de détresse qu'elle avait puisée dans les entrailles du pénitencier, transformant le plomb en or, le cri en velours.

Le silence qui suivit sa déclamation ne fut pas celui de la mort, mais celui d'une satiété érotique, une plénitude sensorielle qui laissait la foule et les juges dans une sorte de torpeur hébétée. Lyra sentit le collier se détendre totalement, une étreinte qui se muait en un simple souvenir de métal sur sa peau, et elle prit une longue inspiration, l'air frais s'engouffrant dans ses poumons avec le goût de la victoire et de l'ozone. Elle était le miroir d'albâtre, celle qui ne se brise pas car elle ne contient rien d'elle-même, celle qui survit en se nourrissant de la sève des autres pour en faire un parfum de mort et de beauté. Dans ses veines, le sang de Mael semblait encore battre, un écho lointain et chaud qui lui rappelait la moiteur de leur étreinte interdite, et elle savait que ce qu'elle venait de commettre était un viol poétique, une spoliation de l'âme dont elle seule connaissait la douceur. En quittant la fosse, elle croisa le regard de Soren, sentant sa froideur analytique peser sur elle comme un manteau de glace, mais elle ne frémit pas, encore habitée par la chaleur de l'agonie qu'elle venait de recracher. Ses lèvres étaient rouges, gonflées par l'effort et la résonance des mots, et elle passait sa langue sur ses dents, y trouvant encore le goût du sel et de l'encre, la preuve physique de son crime et de sa survie. Elle retourna vers l'obscurité, vers les cellules où l'attente recommencerait, emportant avec elle le souvenir de la peau de Mael, une empreinte sensorielle qui continuerait de la hanter et de la nourrir jusqu'au prochain tour de l'Octave, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à voler, plus rien à chanter, sinon le silence final d'une gorge broyée. Sa marche était lente, chaque muscle de ses jambes trahissant la fatigue de l'effort, mais son cœur, lui, battait avec une régularité de métronome, apaisé par le sacrifice qu'elle venait de consommer sur l'autel de verre de la Cité d'Airain. Elle sentait le frottement de sa robe contre ses hanches, une sensation de textile rugueux qui contrastait avec la fluidité de son chant passé, et elle se laissa glisser dans le confort de l'ombre, là où les odeurs de peur et de désir se confondaient à nouveau, formant le seul foyer qu'elle ait jamais connu.

# Chapitre 5

## La Balistique du Verbe

L'air dans la fosse avait l'épaisseur d'une sueur ancienne, un mélange de poussière de verre et d'ozone qui picotait l'arrière de la gorge de Mael, lui laissant sur la langue un goût de métal froid et de sel rance. Il sentait l'encre sur ses propres avant-bras, cette substance visqueuse et sombre qui semblait pulser au rythme de ses veines, une seconde peau qui le tirait à chaque mouvement, rappelant la permanence de sa flétrissure. C'est dans cette atmosphère saturée d'attente et de peur que Soren fit son entrée, sa silhouette découpée par la lumière crue des projecteurs qui transformaient le sol de verre en une mer de glace aveuglante. Il ne marchait pas tout à fait comme un homme, mais plutôt comme une ombre calibrée, chaque foulée mesurée avec une régularité de métronome qui faisait résonner la structure d'airain d'un bourdonnement sourd, presque imperceptible.

Mael, tapi dans l'obscurité moite de son coin d'arène, observait le colosse dont la peau, sous l'éclat des lampes, avait la texture d'un parchemin trop tendu, d'un blanc laiteux et stérile qui semblait refuser la chaleur ambiante. Ce qui frappait le plus, au-delà de la stature imposante qui occupait l'espace avec une autorité silencieuse, c'était cette cicatrice circulaire qui ceignait sa gorge, un anneau de chair boursouflée, d'un rose nacré, qui luisait comme un bijou de douleur ancienne. Mael pouvait presque sentir, par empathie nerveuse, la rugosité de cette marque sous ses propres doigts, l'irrégularité du tissu cicatriciel qui devait accrocher le tissu de la tunique, le souvenir tactile du métal qui, autrefois, avait mordu la vie pour n'en laisser qu'un souffle étroit.

Soren s'arrêta au centre exact de la fosse, là où les capteurs de neurotransmetteurs descendaient du plafond comme des doigts de verre cherchant une proie, et le silence

qui suivit fut si dense qu'on aurait pu entendre le glissement des molécules d'oxygène dans les poumons des spectateurs. Le collier hydraulique qu'il portait, une pièce de machinerie lourde et huileuse, semblait faire corps avec son cou, ses pistons luisants de graisse noire reposant contre ses clavicules avec une indifférence mécanique. Soren ne chercha pas le regard de la foule, il ne chercha même pas à séduire l'algorithme par des inflexions de tragédien ; il se contenta d'ouvrir la bouche, et le son qui en sortit fut une détonation de précision.

Ses vers n'étaient pas des caresses, mais des impacts, des objets d'une géométrie parfaite, dépouillés de tout ornement, de toute fioriture qui aurait pu adoucir la chute. Il n'y avait pas d'adjectifs pour colorer sa douleur, pas de métaphores pour déguiser sa haine ; il ne restait que des verbes secs, des noms qui tombaient sur le verre avec le poids du plomb. Mael sentait la vibration de cette voix dans sa propre poitrine, une fréquence basse et froide qui faisait frissonner ses poils et contractait ses viscères d'une angoisse nouvelle. C'était une poésie balistique, calculée pour frapper les récepteurs de Sincérité Absolue sans la moindre déperdition d'énergie, une trajectoire rectiligne qui ignorait les détours de l'âme pour ne viser que la vérité brute, celle qui se loge dans le creux de l'estomac.

La précision était telle que l'on pouvait presque voir les mots flotter dans l'air, des cristaux de givre s'organisant en structures mathématiques avant de se briser contre les parois. Soren ne transpirait pas, son visage restait un masque de marbre dont seuls les yeux, d'un gris d'acier, trahissaient une activité fébrile, un calcul permanent des pressions et des débits d'air. Le système, ce monstre invisible qui régissait l'Octave, répondait par des signaux lumineux d'un bleu électrique, validant chaque syllabe comme on valide une équation résolue. Le collier restait lâche, presque bienveillant, autour de sa gorge, car il n'y avait aucune faille dans cette architecture verbale, aucun mensonge pour donner prise à la mâchoire d'acier.

Mael se surprit à retenir sa respiration, ses mains s'enfonçant dans ses propres cuisses, sentant le grain de sa peau et la chaleur de son sang qui battait trop vite sous ses

doigts. Il y avait quelque chose d'obscène dans cette absence de sentiment, une forme de pureté qui touchait au divin ou au monstrueux. Il fixait la cicatrice de Soren, imaginant le moment où, jadis, la voix s'était brisée, où la chair avait cédé, et il comprit que cet homme n'écrivait plus avec son cœur, mais avec la mémoire de sa blessure. Chaque mot était un projectile tiré depuis cette tranchée de chair rosie, une balle de silence habillée de sons minimaux. L'odeur de la scène changeait, délaissant le musc de la panique pour la sécheresse de l'ozone et du calcaire, une atmosphère de laboratoire où l'on dissèque les émotions jusqu'à ce qu'il ne reste que les os.

Soren continua sa déclamation, sa voix ne faiblissant jamais, ne s'autorisant aucune larme, aucun tremblement qui aurait pu être interprété comme une faiblesse par la machine. C'était une performance d'une cruauté absolue, car elle refusait au public le spectacle de la souffrance pour ne lui offrir que le résultat de la dévastation. Mael sentait le goût du cuivre devenir plus fort dans sa bouche, une acidité qui lui brûlait les gencives alors qu'il réalisait que la beauté de Soren était celle d'un paysage après la bombe, un lieu où rien ne repousserait jamais mais où chaque ligne était d'une clarté insoutenable.

Le silence revint brutalement lorsque Soren ferma les lèvres, une coupure nette comme un fil de rasoir. Il resta immobile, le buste droit, la gorge offerte mais protégée par sa propre rigueur, tandis que le collier se rétractait lentement avec un soupir de vapeur chaude qui vint caresser son menton. Le public, d'ordinaire si prompt aux vociférations, restait pétrifié, comme si la froideur de la performance avait gelé jusqu'à leurs désirs de sang. Mael, lui, sentait une goutte de sueur couler lentement le long de sa colonne vertébrale, un sillage d'humidité qui contrastait avec l'aridité du spectacle qu'il venait de voir. Il regarda à nouveau la cicatrice, ce cercle de survie, et il sut que pour battre Soren, il ne suffirait pas de crier sa douleur ; il faudrait la transformer en une arme capable de percer ce blindage de verre et de mathématiques, une poésie qui n'aurait plus besoin de mots pour faire couler le sang, une émotion si sauvage qu'elle ferait fondre les moniteurs et briserait enfin ce silence balistique.

# Chapitre 6

## L'Héritage de l'Architecte

Le froid de la cellule n'était pas une simple absence de chaleur, c'était une présence physique, une étoffe de givre invisible qui venait se draper sur les épaules de Mael, s'insinuant sous sa peau pour engourdir la moindre de ses velléités. Il était allongé sur le sol de pierre brute, là où l'humidité s'accumulait en fines pellicules huileuses, et il écoutait le silence de l'Octave, ce silence qui n'en était jamais un, peuplé de gémissements lointains et du cliquetis régulier des pistons hydrauliques qui maintenaient la Cité d'Airain sous pression. Sa joue pressée contre le grain rugueux du dallage, il sentait le goût du sel et de la poussière de métal sur ses lèvres, une saveur de sang ancien et de rouille qui semblait remonter des entrailles mêmes de la terre. C'est alors que cela commença, non pas comme un son, mais comme une caresse infime, un frémissement qui prit naissance dans la pulpe de ses doigts, une pulsation si discrète qu'il la confondit d'abord avec le battement de son propre cœur, lourd et irrégulier dans sa poitrine oppressée.

Il ferma les paupières, laissant l'obscurité devenir une toile sur laquelle ses autres sens venaient peindre le monde, et il perçut la vibration qui courait le long des fondations, une onde de velours et de fer qui semblait murmurer un secret oublié. Il écarta les bras, les paumes à plat sur le sol humide, cherchant à épouser la texture de la pierre, à devenir une extension de cet édifice monstrueux, et il sentit, sous l'épaisseur des dalles, une mélodie mécanique, un bourdonnement sourd qui montait des profondeurs. L'odeur de l'ozone et du bois de santal brûlé, ce parfum si caractéristique du bureau de son père, vint soudain lui piquer les narines, une réminiscence olfactive si puissante qu'il crut un instant que l'Architecte se tenait là, dans l'ombre de la cellule, le regardant avec cette sévérité mélancolique qui ne l'avait jamais quitté. Les murs n'étaient pas de simples remparts de briques et de mortier, ils étaient les cordes

d'un instrument colossal, tendues entre le ciel de suie et les abîmes de la cité, et la vibration qu'il percevait maintenant avec une acuité douloureuse était le souffle même de son géniteur, pétrifié dans le métal.

Mael se redressa lentement, ses mouvements fluides comme une huile sombre s'écoulant sur du marbre, et il s'approcha de la paroi du fond, là où les plaques de cuivre étaient scellées avec une précision chirurgicale. Il posa son front contre la surface glacée, sentant le choc thermique lui arracher un frisson qui parcourut toute sa colonne vertébrale, et il laissa ses mains errer sur les rivets, déchiffrant une écriture que seuls ses doigts pouvaient comprendre. Il y avait une cadence, un rythme ternaire caché dans l'agencement des boulons, une ponctuation invisible qui répondait au bourdonnement de ses propres nerfs, et il comprit soudain que la prison n'était pas un tombeau, mais une caisse de résonance. Chaque conduit de vapeur, chaque engrenage qui grinçait dans les hauteurs, chaque goutte d'eau qui tombait dans les rigoles de verre, tout participait à une harmonie secrète, une symphonie de douleur et de précision que l'Architecte avait composée pour son fils unique.

Le message n'était pas fait de mots, car les mots sont des traîtres qui se fanent dès qu'ils touchent l'air libre, mais de fréquences, de ces ondes qui font vibrer le diaphragme et nouent l'estomac d'une angoisse délicate. Mael sentit ses dents s'entrechoquer doucement au rythme d'une basse profonde qui montait du sol, une note si basse qu'elle n'était plus un son, mais une pression, une main invisible qui lui compressait les poumons pour lui apprendre à respirer autrement. Il pressa son oreille contre le cuivre et il l'entendit enfin, le thème conducteur, cette clé harmonique que son père lui avait murmurée autrefois, un soir d'hiver où l'encre gelait dans les encriers, une suite de chiffres et de soupirs qui pouvaient faire s'effondrer des ponts ou apaiser des tempêtes. C'était une promesse de pouvoir, mais aussi un fardeau de chair, car pour activer cette clé, il lui faudrait devenir lui-même l'archet de ce violon de pierre, laisser les vibrations déchirer ses propres tissus pour que sa voix s'accorde à la structure même de la Cité d'Airain.

Il lécha le métal, goûtant l'amertume du cuivre et la douceur acide de l'électricité statique, et il sentit une chaleur soudaine se diffuser dans sa mâchoire, une fourmille d'aiguilles de feu qui semblait vouloir briser ses os pour les réaligner selon une géométrie nouvelle. Il comprit que Soren, avec sa rigueur de glace et sa technique sans faille, ne voyait de l'arène que l'armure, alors que lui, Mael, venait d'en découvrir le système nerveux, ce réseau de nerfs de bronze qui ne demandait qu'à s'embraser sous le contact d'une émotion pure. Sa main se referma sur un relief qu'il n'avait pas remarqué auparavant, une légère saillie dans le métal qui épousait parfaitement la forme de son pouce, et lorsqu'il appuya, un déclic sourd résonna dans sa cage thoracique, comme si une porte s'ouvrait au fond de son âme. Une bouffée d'air chaud, chargée de l'odeur du papier vieux de vingt ans et de l'huile de lin, s'échappa d'une fente invisible, venant caresser son visage avec la tendresse d'un fantôme, et il sut que l'arène n'attendait qu'une seule chose : qu'il chante enfin la note qui ferait pleurer les murs.

Les murs de la cellule semblèrent se ramollir, devenir une peau de tambour tendue à l'extrême, et Mael se sentit soudain d'une légèreté effrayante, comme si son corps n'était plus qu'une outre de vibrations prête à éclater pour inonder la fosse de sa propre substance. Il n'y avait plus de haine envers son père, seulement cette reconnaissance viscérale, ce lien de sang et de fer qui les unissait par-delà la trahison et la mort, une compréhension organique de la beauté cruelle que l'on peut extraire du chaos lorsqu'on possède la clé des murmures. Il s'assit au centre de la pièce, les jambes croisées, ses mains reposant sur ses genoux avec une grâce de supplicé, et il commença à fredonner, une note unique, fragile comme un fil de soie, qui vint s'accrocher aux aspérités du cuivre avant de s'amplifier, portée par les conduits de vapeur qui couraient sous ses pieds. La cellule entière se mit à vibrer en sympathie, un ronronnement de fauve satisfait qui faisait frémir les poils de ses bras, et il ferma les yeux, savourant le goût de la victoire qui commençait déjà à se mêler à celui de sa propre destruction, une saveur de miel noir et de cendres qui emplissait son palais d'une ivresse irrésistible.

Dans cette pénombre saturée de résonances, il vit les schémas de l'Architecte se dessiner derrière ses paupières, des lignes de force d'un or liquide qui reliaient son cœur aux moindres recoins de l'Octave, transformant sa souffrance en un combustible d'une pureté absolue. Il n'était plus seulement un condamné, il devenait le chef d'orchestre de sa propre agonie, le maître d'une musique capable de briser le verre trempé et de réduire au silence les moniteurs qui prétendaient mesurer sa sincérité. Il sentit une larme couler le long de sa joue, une goutte de liquide chaud qui semblait peser une tonne dans ce monde de métal, et lorsqu'elle s'écrasa sur le sol, l'onde de choc fut si puissante qu'il crut entendre les fondations de la cité gémir de plaisir. L'héritage était là, tapi dans la froideur des murs, une arme de chair et de son que seul un fils perdu pouvait brandir, et Mael sourit dans le noir, un sourire qui n'était plus humain, mais qui possédait l'éclat tranchant et magnifique des lames que l'on forge dans les larmes et le feu.

# Chapitre 7

## La Moelle des Murs

L'air dans les entrailles de la Cité d'Airain ne circulait plus, il stagnait comme une eau croupie, saturé de l'odeur âcre de la sueur froide et du parfum métallique, presque sucré, de la peur qui suinte des pores avant l'aube, une moiteur qui collait aux tuniques de lin gris des six derniers survivants comme une seconde peau indésirable. Mael, recroquevillé dans le creux d'une alcôve de pierre humide, sentait sous la pulpe de ses doigts tachés d'encre la vibration sourde du granit, cette moelle de pierre qui semblait respirer en même temps que la cité, une pulsation lente et tellurique qui lui rappelait les plans que son père étalait autrefois sur la table de chêne massif, l'odeur du parchemin ancien et de la cire d'abeille se mêlant à la vision de ces lignes d'or liquide qui désormais, dans l'obscurité de la cellule commune, semblaient luire derrière ses paupières closes. Chaque respiration était un effort, un passage d'air chargé de poussière de verre et d'ozone qui râpait sa gorge, lui donnant le goût persistant du sang et de la cendre, tandis qu'à quelques pas de lui, le silence de Soren pesait plus lourd qu'un linceul de plomb, une présence massive et rayonnante de chaleur organique dans le froid mordant de la nuit.

La paranoïa était une texture tangible, un fil de soie invisible et tranchant tendu entre les six condamnés restants, une électricité statique qui faisait dresser les poils sur leurs bras et picoter leurs nuques dès qu'un muscle tressaillait dans l'ombre. On n'entendait que le cliquetis périodique des colliers, ce bruit sec de mécanisme d'horlogerie qui rappelait à chacun que leur vie ne tenait qu'à la sincérité d'un souffle, et Mael pouvait presque goûter l'amertume de la trahison qui flottait dans l'air, une effluve de fiel et de rance qui émanait des trois autres Écorchés regroupés dans le coin opposé de la salle. Leurs murmures n'étaient que des froissements de papier froissé, des sons avortés qui ne franchissaient pas la barrière de leurs dents, mais

l'intention, elle, était aussi odorante qu'un fruit gâté, une promesse de violence qui se cristallisait dans l'obscurité alors qu'ils fixaient la silhouette immobile de Soren, ce colosse dont le silence était une insulte à leur propre terreur.

Soren dormait, ou semblait dormir, sa poitrine large s'élevant et s'abaissant avec une régularité de métronome, dégageant une odeur de cuir ancien et de sel, un parfum d'homme qui a traversé des tempêtes de notes et de fureur pour ne plus devenir qu'un roc de chair. Sa cicatrice circulaire, cette marque de défaite passée qui ceignait son cou comme un collier de chair meurtrie, luisait faiblement sous la lumière blafarde des moniteurs, une texture de satin brûlé qui semblait appeler les mains des assassins. Mael vit les trois ombres se détacher du mur, leurs mouvements fluides et feutrés comme ceux de prédateurs affamés, leurs pieds nus ne produisant qu'un léger glissement sur le sol de verre trempé, un son de peau contre silice qui fit vibrer les tympanes de Mael jusqu'à la douleur. Ils tenaient entre leurs mains un câble de transmission arraché, une tresse de cuivre et de plastique qui sentait le brûlé et le graissage industriel, un instrument de mort improvisé pour étouffer celui qui ne parlait jamais.

Le temps s'étira, devint une matière élastique et visqueuse, alors que l'air se raréfiait dans les poumons de Mael, son cœur frappant contre sa poitrine comme un oiseau captif contre les barreaux d'une cage, une cadence effrénée qui semblait vouloir s'accorder à la structure même du bâtiment. Il vit le premier assaillant se pencher, l'odeur de son haleine fétide, chargée d'une faim nerveuse, parvenant jusqu'à lui, tandis que le câble décrivait une courbe lente dans l'air noir, une ligne de force qui venait se poser avec une douceur trompeuse sur la gorge de Soren. Puis, tout bascula dans une synesthésie de mouvement et de son sourd, un déchirement de l'obscurité où la force brute de Soren se révéla non pas comme une explosion, mais comme une marée montante, irrésistible et profonde, une puissance tectonique qui semblait émaner de la terre elle-même.

Soren ne cria pas, il ne pouvait pas, mais le son de ses muscles se tendant sous sa

peau, ce craquement de vieux bois et de cordages de navire, emplit l'espace d'une présence physique écrasante. Ses mains, larges comme des battoirs de forge et calleuses, se refermèrent sur les poignets de celui qui tenait le câble, et Mael entendit, avec une netteté terrifiante, le bruit du cartilage qui cède, un craquement sec comme une branche morte sous un pied d'hiver, suivi du souffle court et étouffé de l'agresseur. L'odeur du sang frais, une odeur de fer et d'iode, envahit soudain la pièce, se mêlant à la chaleur animale qui se dégageait du corps de Soren, lequel s'était levé sans effort apparent, soulevant l'homme par la seule force de ses avant-bras, comme s'il ne pesait rien de plus qu'une partition oubliée.

Les deux autres complices reculèrent, leurs dos frappant le mur de verre avec un tintement cristallin qui résonna dans toute l'arène, leurs respirations devenues des sifflements de vapeur dans le silence pétrifié de la nuit. Soren les fixait de ses yeux sombres, des puits sans fond où ne brillait aucune colère, seulement une fatigue millénaire et la certitude de sa propre masse, sa peau luisante de sueur comme un bronze poli sous la pluie. Il lâcha le premier homme qui s'effondra au sol dans un froissement de tissus et un gémissement de douleur liquide, puis il frotta ses paumes l'une contre l'autre, un bruit de papier de verre qui fit frissonner Mael jusqu'à la moelle de ses os.

Mael sentit alors une onde de choc parcourir les fondations de la cité, une vibration qui n'était pas un tremblement de terre, mais une réponse harmonique à la violence contenue dans la pièce, comme si l'Octave elle-même reconnaissait la force de celui qui refusait de plier. La moelle des murs, cette essence d'or liquide et de souffrance architecturale qu'il avait perçue plus tôt, sembla s'échauffer, diffusant une chaleur douce et inquiétante à travers le sol, une température de corps fiévreux qui venait réconforter ses pieds glacés. Il comprit, dans un éclair de lucidité sensorielle, que chaque mouvement de Soren, chaque acte de survie, n'était qu'une note de plus dans la symphonie atroce que son père avait composée, une musique de chair et de pierre où la douleur était le seul diapason.

Le calme revint, mais c'était un calme lourd, chargé du goût de la défaite et de la promesse d'une agonie plus longue, une atmosphère de sanctuaire profané où l'odeur du sang commençait à sécher, devenant une croûte sombre sur le verre transparent. Soren se rassit, ses mouvements lents et économes, chaque geste dégageant une aura de puissance tranquille qui semblait absorber toute la lumière de la pièce, et il reporta son regard sur Mael, un regard qui goûtait la vérité, qui pesait le poids de son âme avec une précision chirurgicale. Mael, les mains tremblantes d'une excitation qu'il ne parvenait pas à nommer, sentit l'encre sur ses bras le démanger, comme si les mots qu'il n'avait pas encore déclamés cherchaient à s'échapper par ses pores pour venir s'écrire sur les murs de ce tombeau de verre.

L'air s'était un peu rafraîchi, mais la chaleur de la lutte persistait dans les narines de Mael, un mélange d'ozone, de chair meurtrie et de la poussière séculaire des prisons, une texture de vie qui s'accrochait désespérément aux parois de l'existence. Il ne restait plus que six condamnés, mais après cette nuit, le nombre semblait dérisoire face à l'immensité de la souffrance qui s'était accumulée dans la moelle des murs, une souffrance que Mael commençait à diriger, à apprivoiser, comme un amant cruel qui connaîtrait chaque recoin secret du corps de l'autre. Il ferma les yeux, laissant la vibration de l'Octave couler en lui, savourant l'amertume de sa propre survie comme un vin rare et empoisonné, attendant que l'aube, avec son odeur de métal froid et de lumière impitoyable, vienne une fois de plus déchirer le voile de leur intimité sanglante.

# Chapitre 8

## Le Quatrième Tour : L'Amputation

L'air, dans cette arène de verre où le temps s'étirait comme une fibre nerveuse prête à rompre, avait pris une consistance de mélasse, lourde de l'odeur de la sueur rance et de l'ozone qui grésillait dans les circuits de l'Octave, tandis que les spectateurs, invisibles derrière l'éclat des projecteurs, exhalaient une chaleur animale, un parfum de faim et de tabac froid qui retombait sur les condamnés comme une pluie de cendres. Mael sentait le métal du collier contre sa carotide, une caresse glaciale et implacable, une morsure de reptile mécanique qui semblait s'abreuver directement à sa pulsation, et chaque battement de son cœur, sourd et irrégulier, résonnait dans sa boîte crânienne comme le glas d'une église oubliée sous la terre. À ses côtés, Lyra n'était plus qu'une ombre frémissante, ses doigts fins griffant l'air comme si elle cherchait à y saisir les lambeaux d'une émotion qu'elle n'aurait pas volée, mais sa peau, d'une pâleur de cire fondue, trahissait l'épuisement de ses artifices, et l'odeur qui s'échappait d'elle n'était plus celle, musquée et complexe, des amours dérobées, mais celle, acide et sèche, d'une bibliothèque que l'on brûle. Elle ouvrit la bouche, et le son qui en sortit fut un râle de verre brisé, une tentative désespérée de rimer avec une douleur qu'elle ne possédait plus, car l'algorithme, ce dieu invisible tapi dans les parois de cristal, refusait désormais les métaphores de seconde main et exigeait une vérité qui saigne, une vérité qui ait le goût du fer et de la terre mouillée. Le collier de Lyra émit un sifflement hydraulique, un bruit de succion qui fit frémir les muscles de son cou, et Mael vit, avec une horreur mêlée d'une étrange fascination, la peau de la jeune femme se marquer d'un sillon violacé alors que l'étau se resserrait, la forçant à rejeter la tête en arrière dans une posture de sainte en agonie.

Il sentit alors le poids du silence retomber sur lui, un silence épais comme un linceul de velours, et il comprit que c'était à son tour de nourrir la machine, de lui offrir une

part de sa propre substance pour que le mécanisme de mort lui accorde encore quelques minutes de respiration sifflante. Ses mains, noires d'une encre qui semblait s'être infiltrée sous ses ongles comme une gangrène de poète, tremblaient contre ses cuisses, et il ferma les yeux pour ne plus voir la lumière crue qui dénudait son âme, cherchant dans les replis de sa mémoire une plaie assez profonde, un secret assez sale pour rassasier l'Octave. Il revit alors le bureau de son père, l'Architecte, cette pièce saturée de l'odeur de l'encaustique et du papier de soie, où les plans de cette prison même étaient étalés comme les membres d'un corps disséqué sous la lampe à huile. Il se revit, enfant, tapi dans l'ombre des tentures de brocart, observant le vieil homme tracer les courbes meurtrières du collier, et au lieu de hurler, au lieu de briser les compas de la tyrannie, il s'était approché, fasciné par la pureté mathématique de la souffrance à venir, et il avait posé ses petites mains sur le métal froid du prototype, éprouvant un frisson de plaisir esthétique devant la perfection de l'objet qui, des années plus tard, viendrait lui broyer la gorge.

Le goût de cette trahison originelle remonta dans sa gorge, un mélange de confiture de mûres fermentée et de poussière de craie, une amertume qui lui brûla les papilles et lui arracha un sanglot qu'il transforma en vers, sa voix sortant de ses lèvres comme un ruban de soie déchiré, vibrant d'une sincérité si crue qu'elle semblait faire onduler les parois de verre. "J'ai aimé le compas avant d'aimer la chair," commença-t-il, et il sentit instantanément la pression du collier se relâcher d'un millimètre, une libération minuscule qui lui parut plus douce qu'une caresse d'amant sur une peau fiévreuse. Il continua, décrivant la texture du parchemin sous ses doigts d'enfant, la chaleur de la lampe qui faisait transpirer le front de son père, et cette certitude, honteuse et délectable, qu'il était le complice silencieux d'un massacre dont il serait un jour le poème final. Chaque mot était une amputation, une part de son innocence qu'il jetait en pâture aux moniteurs cardiaques qui s'affolaient sur les écrans de contrôle, traduisant ses remords en courbes de lumière verte qui dansaient comme des spectres dans l'obscurité de l'arène.

Lyra, à ses côtés, s'effondra sur les genoux, ses ongles labourant le sol de verre, tandis

que son propre collier, insatisfait par ses silences saccadés, lui imposait une pression de plus en plus intolérable, faisant monter à son visage une rougeur de pivoine écrasée. Mael ne pouvait pas s'arrêter, il était emporté par le flux de son propre aveu, par la nécessité viscérale de vider son ventre de ce secret qui l'empoisonnait depuis l'enfance, et il décrivit alors l'odeur du cou de son père, un mélange de tabac et de vieille peau, qu'il avait embrassé juste après avoir vu les plans des fosses communes, une trahison scellée dans la tendresse d'un baiser nocturne. L'air devint plus frais, plus pur, comme si la vérité agissait comme un filtre, et il crut sentir, sur sa nuque, un souffle de vent venant d'un jardin qu'il n'avait jamais connu, une respiration organique qui contrastait avec la froideur de la pierre de la Cité d'Airain.

Il voyait maintenant les visages des spectateurs se presser contre le verre, leurs yeux dilatés par l'émotion qu'il leur injectait, une drogue pure faite de honte et de beauté, et il savourait leur voyeurisme comme on savoure une vengeance, leur jetant ses souvenirs les plus intimes comme on jette des perles à des pourceaux assoiffés de larmes. Sa voix s'éleva encore, devenant plus ronde, plus charnelle, habitée par le rythme de son propre sang qui battait maintenant la mesure d'une danse macabre et sublime, et il sentit que le collier, loin d'être un instrument de torture, devenait un instrument de musique, une corde de violoncelle tendue à l'extrême qui vibrait à l'unisson de son agonie poétique.

Quand il se tut enfin, le silence qui suivit fut plus assourdissant que toutes les acclamations, un silence de cathédrale après le dernier office, lourd de la présence de tout ce qui avait été dit et de tout ce qui ne pourrait plus jamais être repris. Il restait là, debout, les poumons brûlants d'un air qui lui semblait maintenant trop riche, trop vivant pour un homme qui venait de se dépecer devant la foule, et il regarda ses mains, surpris de les voir encore là, de voir l'encre noire qui semblait avoir un peu pâli, comme si le poids de ses mots l'avait lavé de sa propre souillure. Lyra gisait à ses pieds, son souffle n'était plus qu'un murmure de feuilles mortes, et le collier, dans un dernier dé clic métallique, se desserra enfin complètement, laissant sur son cou une empreinte rouge et luisante, une cicatrice qui raconterait pour toujours l'histoire de ce

quatrième tour, de cette amputation de l'âme où le poète n'avait survécu qu'en devenant son propre bourreau. Mael ferma les yeux, laissant la sueur couler le long de ses tempes, savourant l'épuisement qui l'envahissait, un épuisement qui avait le goût de la victoire et l'odeur de la fin du monde.

# Chapitre 9

## Le Sang du Chef-d'œuvre

L'air de la fosse avait le goût du fer ancien et de la sueur froide, une vapeur épaisse qui collait à la peau de Soren comme une seconde tunique d'opprobre, tandis que les projecteurs, tels des yeux de fauves électriques, brûlaient sa rétine et faisaient danser des taches de pourpre derrière ses paupières closes. Il sentait le collier, ce cercle de métal impitoyable, qui battait au rythme de ses propres artères, une étreinte de glace et de graisse mécanique qui attendait la moindre fêlure, le moindre mensonge niché dans le creux de sa gorge pour se refermer définitivement sur son souffle. Sous ses pieds nus, le verre de l'arène était d'une froideur absolue, une surface si lisse qu'elle semblait vouloir aspirer la chaleur de son sang, et il percevait, par-delà les parois transparentes, le bourdonnement de la foule, une masse organique dont l'odeur de désir et de peur montait vers lui comme un encens corrompu. Soren ne voyait pas leurs visages, il ne percevait que cette vibration sourde, cette faim de vérité qui exigeait de lui non plus des mots, mais de la chair, une écorchure que même le temps n'avait pu refermer. Ses poumons pesaient comme du plomb, chaque inspiration était une lutte contre l'azote et l'oubli, et dans le silence de son propre crâne, il entendait le tic-tac du mécanisme de pression, ce prédateur de chrome qui goûtait déjà à la sincérité de sa sueur.

Il se souvenait du parfum d'Élise, une fragrance de jasmin fané et d'encre fraîche qui flottait toujours dans l'atelier lorsqu'ils s'aimaient parmi les partitions éparses, et cette pensée lui monta aux lèvres avec l'amertume du fiel. Le collier se resserra d'un cran, un déclic sec qui lui fit monter les larmes aux yeux, non par douleur, mais parce que l'appareil avait détecté l'hésitation, ce voile de pudeur qu'il tentait encore de maintenir sur le cadavre de ses souvenirs. Il devait parler, il devait offrir le meurtre de sa muse à cette machine qui n'aimait que le sang des âmes, et la première syllabe qu'il laissa

échapper fut un râle, une note basse et granuleuse qui sembla gratter le fond de son œsophage comme du verre pilé. Sa voix, autrefois capable d'envelopper les balcons de velours des opéras, n'était plus qu'une plaie qui s'ouvrait, une texture de soie déchirée par laquelle s'écoulait le souvenir de cette nuit-là, celle où il avait compris que pour atteindre la perfection du cri, il fallait que la source de son inspiration s'éteigne pour toujours.

« Elle était la note que je ne pouvais pas tenir », murmura-t-il, et le son de sa propre voix lui parut étranger, une vibration qui remontait de ses entrailles, chaude et poisseuse, une onde qui faisait frissonner le liquide amniotique des capteurs autour de son cou. Il sentit le métal se détendre à peine, une caresse moite, l'invitant à s'enfoncer plus loin dans l'aveu, dans la description de la peau d'Élise qui, sous ses doigts, avait eu la consistance du parchemin humide avant de devenir aussi froide que la pierre des cathédrales. Il décrivit le geste, non pas comme une violence, mais comme une ponctuation nécessaire, un point final mis à une symphonie qui menaçait de les consumer tous les deux, et alors qu'il parlait, il crut sentir sur sa langue le goût salé de ses larmes à elle, une saveur de mer et de trahison qui l'étouffait. Les mots ne sortaient plus de sa bouche, ils s'en extrayaient comme des organes, avec leur poids de fibres et de regrets, et il voyait dans son esprit la courbe de sa gorge, cette ligne de grâce qu'il avait brisée pour que son propre chant ne faiblisse jamais.

Le public, là-haut, s'était tu, une absence de bruit si totale qu'il n'entendait plus que le battement de son propre cœur, un tambour de peau tendue qui résonnait dans la cage thoracique du stade. La sincérité était une brûlure, une lave qui lui dévorait les cordes vocales, et chaque phrase qu'il prononçait faisait vibrer le verre de la fosse d'une fréquence nouvelle, une résonance de douleur pure qui semblait faire fondre la barrière entre lui et le monde. Il parla de la lumière qui s'était éteinte dans les yeux de la femme qu'il aimait, de ce dernier soupir qui avait le goût de l'ozone et de la poussière, et à mesure qu'il s'enfonçait dans l'horreur de sa propre vérité, sa voix gagnait en puissance, une amplitude monstrueuse qui ne demandait plus d'air mais qui se nourrissait de sa propre agonie. Le collier vibrait maintenant à l'unisson de son

larynx, une symbiose de chair et de technologie, et il sentait les picotements de l'électricité statique le long de ses bras, une chaleur qui lui donnait l'impression que ses os devenaient incandescents.

Soudain, le premier craquement se fit entendre, un son cristallin, presque joyeux, qui déchira le silence de plomb de l'arène. Soren vit une ligne fine, une veine d'ombre, apparaître sur la paroi transparente juste devant son visage, et l'odeur du verre chauffé à blanc commença à saturer l'atmosphère de la cellule. Il ne s'arrêta pas, il ne pouvait plus s'arrêter, la confession était devenue un flot, un fleuve de boue et d'or qui emportait tout sur son passage, les regrets, l'orgueil et jusqu'à son propre nom. Sa voix monta dans les aigus, une fréquence insupportable qui n'avait plus rien d'humain, une plainte qui portait en elle le poids de toutes les muses sacrifiées sur l'autel de la beauté, et le verre autour de lui commença à se zébrer de mille cicatrices de lumière. Il sentit des éclats minuscules, des poussières de silice, venir se coller sur ses lèvres humides, un goût de sable et d'éternité, tandis que la structure de la fosse gémissait sous la pression de son âme mise à nu.

Le collier se desserra complètement, tombant sur ses clavicules avec un bruit de chaînes brisées, mais Soren ne s'arrêta pas, car la machine n'était plus son juge, il était devenu le juge et le bourreau de sa propre existence. La paroi devant lui explosa soudainement en un nuage de diamants microscopiques, une pluie de transparence qui vint lui zébrer les joues, chaque entaille étant une réponse au meurtre qu'il venait de décrire. L'air extérieur, cet air chargé de l'haleine de milliers de spectateurs, s'engouffra dans ses poumons, un souffle chaud et fétide qui lui fit tourner la tête, mais il resta debout, les mains tremblantes, les yeux fixés sur le vide où se tenait autrefois sa prison. La foule était en transe, un seul organisme hurlant sa soif de douleur, et Soren sentit une chaleur immense l'envahir, une sorte de paix monstrueuse qui avait l'odeur du sang séché et du triomphe. Il avait tout donné, il ne restait de lui qu'une carcasse de poète, un instrument dont on avait trop tendu les cordes jusqu'à ce qu'elles ne puissent plus produire que le silence.

Dans le sillage de son aveu, il percevait encore le fantôme d'Élise, une présence vaporeuse qui semblait danser parmi les débris de verre, et il se demanda si cette agonie publique était le pardon qu'il cherchait ou simplement l'ultime trahison. Sa gorge était en feu, une sensation de métal liquide qui descendait jusqu'à son diaphragme, et il goûta une dernière fois le sel sur ses lèvres avant de s'effondrer sur les genoux, le front contre le sol froid qui ne demandait plus rien. Le silence revint, non pas comme un calme, mais comme un deuil, un espace vide où les mots qu'il avait jetés à la face du monde continuaient de flotter comme des cendres après un incendie de bibliothèque. Il ne restait plus rien du grand Soren, seulement un homme dont le secret était devenu le chef-d'œuvre, une plaie ouverte devant laquelle l'humanité entière venait s'abreuver, et dans cette nudité absolue, il sentit enfin la caresse de l'air sur sa peau, une sensation si douce, si organique, qu'il ferma les yeux pour ne plus jamais voir la lumière crue de l'Octave. Son cœur ralentit, un battement lourd et gras qui semblait vouloir s'enfoncer dans la terre, et il savoura l'épuisement, cette fatigue qui sentait le jasmin et l'encre, le goût amer et magnifique de la vérité qui l'avait enfin libéré de lui-même.

# Chapitre 10

## La Coquille Vide

Lyra s'avancait sur le verre, ses pieds nus cherchant une chaleur que la surface derobait sans pudeur, tandis que l'air de l'Octave, chargée d'une humidite électrique et du relent métallique des larmes schees, pesait sur ses épaules comme un manteau de plomb. Elle sentait le battement de son propre sang, un tambour sourd et irrégulier derrière ses oreilles, et le goût de la peur, cette saveur de cuivre et de cendre, tapissait sa langue jusqu'à la rendre pâteuse, incapable de porter le poids des mots qu'elle s'apprêtait à voler. Sous ses doigts tremblants, la peau de sa gorge était fine, presque transparente, laissant deviner le frémissement des tendons sous la menace du collier hydraulique, ce cercle de froid absolu qui attendait, tapi contre ses vertèbres, le moindre soupçon de fausseté. Elle voulait invoquer le fantôme de Soren, s'approprier la texture granuleuse de sa douleur et l'odeur de tabac froid et de regret qui émanait de chacun de ses vers, car elle croyait, dans un élan de désespoir puéril, que la souffrance des autres pourrait lui servir de bouclier contre la sienne.

Elle ouvrit la bouche, et le premier son qui s'en échappa fut une imitation de fêlure, un souffle qu'elle voulait lourd, chargé du poids d'un meurtre qu'elle n'avait pas commis, mais l'air qui sortait de ses poumons était trop léger, trop propre, il sentait encore l'innocence et le savon de Marseille des matins sans histoire. Elle commna  déclamer, ses lèvres articulant des syllabes de plomb, tentant de mimer la chute d'un corps sur le sol, le silence qui suit l'arrêt d'un cœur, mais dans son esprit, l'image restait floue, une photographie mal développée où le sang n'était que de l'encre et les larmes, de l'eau salée sans amertume. Le système, cette entité invisible qui humait les mes à travers les capteurs de sa chair, ne se laissa pas abuser par cette parodie d'agonie ; il perçut le vide sous la métaphore, l'absence de cette résonance profonde qui fait vibrer la moelle épinière lorsque la vérité est une plaie que l'on gratte jusqu'à

l'os.

Soudain, le collier ne fut plus une simple présence passive, mais une morsure vive, un étau qui se resserra brusquement, broyant la douceur de son cou avec une indifférence mécanique. Lyra sentit le cartilage de sa trachée gémir sous la pression, l'oxygène devint une denrée rare, un luxe qu'elle devait mendier à chaque inspiration courte et sifflante qui lui brûlait les bronches comme une lampée de sable chaud. Ses yeux s'embuèrent, le monde de verre de l'Octave se transformant en un kaléidoscope de lumières floues et de visages indistincts, tandis qu'une odeur de cuir brûlé et d'ozone commençait à saturer ses sens, signe que l'algorithme s'apprêtait à exiger son tribut de silence définitif. Elle lutta, ses mains griffant l'air pour trouver un appui invisible, sa gorge émettant des râles qui n'avaient plus rien de poétique, des sons organiques, bruts, qui sentaient la sueur et l'effroi, mais qui manquaient toujours de cette sincérité tragique que la machine réclamait pour se désaltérer.

À quelques mètres de là, dans l'ombre vacillante des projecteurs, Mael observait la scène, et il sentait, à travers la plante de ses pieds, les vibrations de détresse qui parcouraient le sol de l'arène comme des ondes de choc dans de l'eau stagnante. L'odeur de la défaite de Lyra lui parvenait, âcre et sucrée à la fois, une senteur de fruit qui pourrit trop vite au soleil, et il vit dans la cambrure désespérée de son dos le reflet de ses propres hantises. Ses mains, noires d'encre jusqu'aux coudes, le démangeaient, chaque pore de sa peau semblant absorber la tension électrique de la pièce, et il sentit une chaleur familière et détestée monter de son ventre, un mélange de bile et de poésie pure qui demandait à sortir. Il savait que s'il restait muet, la jeune femme ne serait bientôt plus qu'une enveloppe brisée, une statue de verre fêlée sur le sol de l'Octave, et cette pensée lui fut insupportable, non par héroïsme, mais par une sorte de dégoût pour la symétrie parfaite de cette mort inutile.

Sans même y réfléchir, il fit un pas en avant, brisant la distance sacrée qui séparait les condamnés, et sa voix s'éleva, non pas comme un cri, mais comme un murmure de velours noir qui semblait glisser sur les parois de la fosse. "Le silence n'est pas un

oubli, c'est une terre que l'on laboure avec des ongles de fer," commença-t-il, et les mots semblaient avoir un poids physique, une texture de terre humide et de racines arrachées qui satura instantanément l'atmosphère. L'algorithme, surpris par cette irruption de vérité non sollicitée, hésita, ses capteurs se tournant vers cette nouvelle source de chaleur émotionnelle, vers cette odeur d'encre ancienne et de draps froissés par l'insomnie que Mael dégageait. Il ne cherchait pas à imiter la douleur de Soren, il offrait la sienne, celle d'un fils qui avait appris à haïr la beauté parce qu'elle servait de cage, et chaque syllabe qu'il prononçait était imprégnée du goût de la poussière des bibliothèques oubliées et de la sueur des nuits de fièvre.

Il continua, s'approchant de Lyra jusqu'à ce qu'il puisse sentir la chaleur de son corps qui s'étiolait, et il posa une main sur son épaule, une pression ferme qui n'était pas une caresse mais un ancrage, un partage de fardeau. "Nous portons des cadavres dans nos gorges, et nous espérons qu'ils chanteront pour nous sauver," poursuivit-il, sa voix vibrant d'une fréquence si basse qu'elle fit trembler les vitres de l'arène, créant une interférence harmonique avec le collier de la jeune femme. La pression sur le cou de Lyra se relâcha d'un cran, l'algorithme étant temporairement aveuglé par la puissance brute de la confession de Mael, par cette sincérité qui n'avait besoin d'aucun artifice pour saigner. Elle inspira une goulée d'air qui lui parut avoir le goût du nectar le plus précieux, une sensation de fraîcheur qui descendit jusqu'à ses poumons meurtris, tandis qu'elle sentait, à travers le contact de la main de Mael, une décharge de douleur partagée, un lien organique et terrifiant qui se tissait entre leurs deux solitudes.

C'était une alliance de naufragés, une fusion de leurs propres ténèbres qui créait une lumière sombre, une résonance capable de tromper la machine par son excès même de vérité. Mael sentait le cœur de Lyra battre contre sa paume, un oiseau affolé qui commençait à retrouver son rythme, et il goûta sur ses propres lèvres le sel des larmes qu'elle n'avait pas encore versées. Ils se tenaient là, au centre de l'Octave, deux corps liés par une phrase inachevée, tandis que la foule, au-dessus d'eux, retenait son souffle, fascinée par cette anomalie poétique, par ce détournement de l'agonie. L'air

autour d'eux semblait s'épaissir, devenant presque liquide, une atmosphère de serre où les sentiments poussaient comme des plantes carnivores, exhalant des parfums de musc et de résine.

Mael savait qu'en intervenant ainsi, il venait de signer un pacte qu'il ne pourrait jamais rompre, qu'il avait ouvert une porte dans sa propre poitrine pour y laisser entrer la vulnérabilité de l'autre, et cette pensée lui procura un vertige plus grand que la peur de la mort. Lyra, les yeux encore écarquillés par le choc, chercha le regard du Sans-Nom, et elle y lut une détresse si vaste qu'elle s'y sentit soudainement chez elle, une reconnaissance mutuelle des cicatrices de l'âme qui rendait tout mensonge impossible. Le collier de Lyra restait là, une ombre froide autour de son cou, mais le resserrement s'était arrêté, stabilisé par la présence de Mael qui agissait comme un paratonnerre pour la colère de l'algorithme. Ils étaient devenus une seule entité poétique, un monstre à deux têtes dont la douleur était si complexe, si entrelacée de dégoût et de tendresse, que le système peinait à la cataloguer, tournant à vide dans une quête de définition impossible. Dans ce silence suspendu, entre deux battements de cœur, ils comprirent que leur survie ne dépendrait plus de leur capacité à déclamer, mais de la force de ce lien invisible, de cette corde de soie et de sang qui les unissait désormais au-dessus de l'abîme.

# Chapitre 11

## La Fréquence de Résonance

L'air de l'Octave avait le goût d'une vieille pièce de monnaie oubliée sous la langue, un mélange âcre de cuivre oxydé et de poussière de quartz qui râpait le fond de la gorge à chaque inspiration forcée. Mael sentait la morsure circulaire du collier, cette étreinte froide et mécanique qui pesait sur sa trachée comme la main d'un amant colérique, et sous ses doigts, la peau de son propre cou était moite, parcourue de tressaillements qu'il ne parvenait plus à discipliner. Le silence qui régnait dans la fosse de verre n'était pas un vide, mais une substance épaisse, presque gélatineuse, saturée par les attentes carnassières d'une foule dont il devinait les souffles courts derrière les parois translucides. À ses côtés, Lyra était une présence brûlante, une source de chaleur erratique dont l'odeur de sueur acide et de peur musquée venait heurter ses sens, le rattachant à une réalité qui s'effritait, car ici, au cœur de cette géométrie cruelle, les mots commençaient à perdre leur consistance pour ne devenir que des lambeaux d'étoffe inutile.

Il ferma les paupières, et derrière le rideau de ses yeux, il vit les mains de son père, des mains tachées d'huile et de graphite, manipulant des diapasons d'argent dans le secret d'un atelier où le temps semblait s'être cristallisé. Il se souvint de la sensation du bois verni sous ses paumes d'enfant et du murmure de l'Architecte lui expliquant que tout, absolument tout, du battement d'une aile de papillon à l'effondrement d'une étoile, n'était qu'une question de sympathie acoustique. L'encre indélébile qui recouvrait ses bras comme une seconde peau de deuil lui sembla soudain plus lourde, chaque trait noir sur sa chair devenant une veine de charbon prête à s'embraser sous l'effet d'une étincelle qu'il n'avait jamais osé chercher. Il ne s'agissait plus de dire l'horreur ou la beauté, car l'algorithme de Sincérité Absolue avait déjà dévoré ses métaphores les plus précieuses, les recrachant comme des mensonges fades ; il fallait

désormais descendre plus bas, là où la langue se brise, là où le diaphragme se noue en un point de douleur pure.

Mael entrouvrit les lèvres, et au lieu de laisser s'échapper une syllabe, il laissa monter un son qui n'appartenait à aucun alphabet connu, un bourdonnement sourd né au plus profond de ses entrailles, une vibration qui prit racine dans le bassin pour remonter le long de sa colonne vertébrale comme une onde de choc liquide. Ce n'était pas une plainte, ni un cri, mais une note fondamentale, une fréquence qui semblait arrachée à la terre elle-même, une résonance qui fit vibrer la pulpe de ses doigts et la racine de ses dents. Il sentit le métal de son collier frémir, non plus pour se resserrer, mais pour entrer en sympathie avec cette onde organique qui s'échappait de lui, une caresse invisible qui venait lécher les parois de verre de l'arène. Le quartz, si froid et si distant jusque-là, commença à répondre par un gémissement cristallin, une note si haute et si pure qu'elle sembla cisailer l'air même de la fosse, transformant l'espace en une immense caisse de résonance où chaque molécule d'oxygène se mit à danser.

L'odeur de l'ozone emplit soudain ses narines, une effluve électrique, presque sucrée, qui accompagne les orages d'été lorsqu'on sent le sol trembler sous ses pieds nus. Sur les moniteurs, les courbes de son rythme cardiaque et les graphiques de ses neurotransmetteurs devinrent des lignes folles, des gribouillis frénétiques qui ne parvenaient plus à interpréter ce qu'ils recevaient, car comment classer une émotion qui ne passe plus par le filtre de la pensée, mais qui s'exprime directement par le frottement des os et la tension des muscles ? Mael sentait la sueur couler dans le creux de ses reins, chaque goutte étant un minuscule prisme reflétant la lumière crue de l'Octave, tandis que sa voix, ou ce qui en tenait lieu, s'intensifiait, devenant une texture palpable, un velours granuleux qui emplissait la bouche et faisait vibrer les tympanes jusqu'à la limite de la rupture.

Il posa une main sur l'épaule de Lyra, et à travers le tissu fin de sa tunique, il sentit son cœur à elle, ce petit animal affolé qui tentait de trouver son propre rythme dans ce chaos harmonique. La chaleur de sa peau contre la sienne était un ancrage, un goût de

sel et de vie qui l'empêchait de se dissoudre totalement dans la vibration qu'il générait. Le verre autour d'eux n'était plus une barrière, mais une membrane vivante, une peau transparente qui réagissait à chaque nuance de son émission acoustique, se teintant de reflets irisés là où le son frappait avec le plus de force. Il n'y avait plus de poète, plus de condamné, seulement cet échange fluide entre la chair et la pierre, une conversation interdite où le pardon au père se mêlait à la haine de la machine, créant une tension si insoutenable qu'il crut voir des fissures invisibles courir sur la surface polie de l'arène.

Sa gorge brûlait, une brûlure douce comme celle d'un alcool trop fort qui descend lentement pour incendier la poitrine, et il goûta la saveur ferreuse d'un petit vaisseau qui venait de céder sous l'effort, un filet de sang chaud glissant sur sa langue pour se mêler à la salive. C'était le prix de la pureté, cette petite offrande liquide qui venait sceller son pacte avec le vide. Les capteurs du collier, déroutés par cette absence de structure verbale, hésitaient, les mâchoires hydrauliques s'ouvrant et se fermant dans un mouvement spasmodique, incapables de trouver la prise nécessaire pour broyer ce qui ne se laissait plus saisir. Mael n'était plus dans le "dire", il était dans "l'être", une note unique, persistante, une fréquence de résonance qui cherchait le point de rupture de tout le système, cette faille cachée que son père lui avait murmurée un soir de fièvre.

Le silence de la foule était devenu une chape de plomb, un poids immense que seule sa voix parvenait à soulever, millimètre par millimètre. Il percevait, par-delà le verre, l'incrédulité des spectateurs, cette masse informe dont il sentait maintenant la moiteur et l'effroi, comme s'ils s'étaient soudain rendu compte que la bête qu'ils observaient ne hurlait plus pour leur plaisir, mais pour leur propre fin. La texture de l'air changea encore, devenant plus dense, plus huileuse, chargée d'une électricité statique qui faisait se dresser les petits poils sur ses bras encrés. Il ne luttait plus contre l'Octave ; il était en train de l'absorber, de transformer chaque atome de cette prison en un prolongement de ses propres cordes vocales, un orgue de quartz et de sang dont il était le seul maître.

À cet instant, le doute qui l'avait habité si longtemps, cette ombre qui lui chuchotait qu'il n'était qu'un imposteur au milieu des cadavres, s'évapora pour laisser place à une certitude sauvage. Il sentit le battement de cœur de la Cité d'Airain, ce pouls mécanique et souterrain, et il cala son propre souffle sur cette cadence, créant une interférence qui fit vaciller les lumières de l'arène. Un goût de miel sauvage et de cendre monta dans sa gorge, une douceur paradoxale qui l'enveloppa tout entier alors que le son atteignait son paroxysme, une vibration si totale qu'il ne savait plus si elle venait de lui ou si le monde entier s'était mis à chanter à l'unisson de son agonie. Le collier n'était plus qu'un anneau de métal inerte, un jouet brisé par une force qui ne connaissait plus de nom, et dans les yeux de Lyra, il vit son propre reflet, celui d'un homme dont la douleur était devenue une lumière si blanche qu'elle en devenait aveuglante, une fréquence capable de tout réduire en poussière pour que, sur les décombres, puisse enfin naître un premier mot véritable.

# Chapitre 12

## Le Sixième Tour : L'Hécatombe

L'air dans la fosse est une masse épaisse, une mélasse invisible et surchauffée qui colle aux poumons de Mael, saturée par l'odeur âcre du soufre et la sueur rance des tours précédents qui imprègne chaque recoin de cette cage de cristal. Sous ses pieds nus, le verre trempé n'est plus une surface inerte, il est devenu un organe vivant, tiède et vibrant, qui semble palpiter au rythme des battements de cœur désordonnés des trois derniers condamnés, une membrane translucide qui sépare leur agonie de l'obscurité insondable des niveaux inférieurs. Mael sent contre sa trachée la morsure glacée du collier, ce cercle de métal poli qui n'est plus seulement une machine, mais une présence prédatrice, une étreinte de fer qui attend le moindre frémissement de ses cordes vocales pour se resserrer, une promesse de strangulation qui a le goût amer du cuivre et le parfum métallique du sang séché. À sa gauche, Soren est une silhouette de granit, une masse d'ombre dont la respiration est un sifflement régulier, presque mécanique, une cadence de métronome qui exhale une odeur de cuir vieux et de poussière de scène, tandis qu'à sa droite, Lyra semble s'effriter sous la lumière crue des projecteurs qui dissèquent la moindre de ses hésitations. La peau de la jeune femme est couverte d'une fine pellicule de sueur qui scintille comme de l'écume, et Mael perçoit, dans le sillage de son mouvement de tête, un effluve de jasmin flétri, une fragrance désespérée qui se bat contre l'ozone des moniteurs cardiaques et l'humidité moite de l'arène.

Le silence qui s'installe alors n'est pas une absence de bruit, c'est une substance solide, un velours lourd et étouffant qui pèse sur les épaules de Mael, une chape de plomb qui semble absorber la moindre vibration de l'air jusqu'à ce que seul le ronronnement hydraulique des colliers ne subsiste dans le vide de la fosse. Lyra ne regarde plus la foule, ce monstre aux mille yeux dont il devine la présence avide

derrière les parois opaques, elle fixe un point invisible au-delà du verre, là où l'ombre promet enfin un repos sans rimes ni métaphores sanglantes. Mael voit le mouvement infime de ses lèvres, un tremblement de nacre qui ne cherche pas à former un mot, mais à goûter une dernière fois le sel de ses propres larmes, une saveur de mer lointaine et de regrets enfouis qu'elle refuse d'offrir en pâture à l'algorithme insatiable qui réclame sa ration de vérité crue. Il y a dans sa posture une dignité de cristal, une fragilité si absolue qu'elle en devient tranchante, et il comprend, dans un vertige qui lui soulève le cœur, qu'elle est en train de se draper dans son propre néant pour le laisser, lui, seul face à l'immensité de sa propre plaie ouverte.

La pression du collier de Lyra augmente, un gémissement hydraulique qui résonne jusque dans les vertèbres de Mael, un cri de métal qui déchire le silence et fait vibrer le sol sous ses talons, une vibration qui remonte le long de ses jambes comme une décharge électrique. C'est une étreinte de bourreau qui se resserre avec une lenteur obscène sur le cou gracile de la jeune femme, et Mael croit sentir sur sa propre peau la texture rugueuse du mécanisme qui s'enfonce dans la chair tendre, une morsure de loup qui cherche à cueillir la fleur de sa voix avant qu'elle ne se fane tout à fait. Lyra ne lutte pas, elle ne tente pas de moduler cette sincérité artificielle, ce chant du cygne que l'Octave exige pour accorder un sursis, elle reste immobile, une statue de porcelaine et de douleur qui offre au vide la beauté de son refus. L'odeur de la peur, une effluve acide qui pique les narines de Mael, se mêle soudain à quelque chose de plus doux, une senteur de terre mouillée après l'orage qui semble émaner du corps de son amie tandis que ses yeux, de grandes flaques d'ombre liquide, se posent sur lui avec une tendresse qui le brise.

Puis vient le craquement, un son presque musical, une note de bois sec qui se rompt au milieu d'une forêt pétrifiée par le givre, une rupture nette qui fait tressaillir les parois de verre et arrache à Mael un sanglot muet qu'il doit avaler pour ne pas mourir à son tour. Il sent l'onde de choc se propager dans l'air, une onde de chaleur qui lui caresse le visage comme un souffle d'été, tandis que le corps de Lyra s'affaisse avec une grâce de marionnette dont on aurait tranché les fils de soie, une chute lente qui

semble durer une éternité dans la lumière blanche de l'arène. Sa tête bascule, et Mael voit le sang, un ruban de velours pourpre qui commence à couler sur le verre froid, une tache de couleur si vive qu'elle semble brûler le regard, exhalant une odeur de fer et de vie qui s'évapore. Le silence qui suit est plus terrifiant que n'importe quel cri, un vide béant qui s'ouvre sous les pieds de Mael, et il sent son propre collier vibrer, une réponse sympathique à la mort qui vient de se produire, une caresse métallique qui lui murmure que sa vérité n'est pas encore assez pure, pas encore assez sanglante.

Soren, en face d'eux, est resté de marbre, mais Mael perçoit le tressaillement de ses tempes et le battement de ses paupières, il devine le goût de la cendre qui doit maintenant saturer la bouche du colosse, car ils ne sont plus que deux dans cette cathédrale de verre, deux écorchés vifs suspendus au-dessus d'un abîme de cartilage broyé. La sueur coule dans les yeux de Mael, brûlante de sel et de fatigue, et il se souvient soudain de la main de son père, de l'odeur du papier sulfurisé et de l'encre de Chine qui imprégnait les plans de l'Octave, cette enfance passée à observer les engrenages de sa propre prison. Sa gorge est un brasier où se consomment les derniers lambeaux de ses secrets, une chaleur qui monte depuis ses entrailles comme une lave de mots non-dits qui cherchent une issue, une fissure dans le barrage de sa fierté pour jaillir enfin dans un cri qui ne serait plus une rime, mais une hémorragie.

L'air est devenu une substance solide, une paroi invisible qu'il faut fendre à coups de dents pour continuer à respirer, et Mael sent que chaque cellule de son corps commence à résonner à l'unisson de la machine, une harmonie monstrueuse et sublime qui menace de le réduire en poussière d'étoiles. Il regarde le corps de Lyra, cette tache de pâleur sur le sol transparent qui commence à refroidir, et il sait que son prochain mot ne sera pas une défense, mais une offrande, une plaie qu'il ouvrira non pas pour survivre, mais pour honorer le silence sacré qu'elle vient de lui léguer. La vibration du système atteint son paroxysme, un bourdonnement sourd qui fait trembler ses os et lui donne le goût du miel sauvage dans le fond de la gorge, une douceur paradoxale qui l'enveloppe tout entier alors qu'il ouvre la bouche pour laisser s'échapper la première note de sa propre fin, une promesse de beauté gravée dans la

chair et le sang qui continue de perler sur le verre impitoyable.

# Chapitre 13

## La Symphonie du Fer

L'odeur de l'ozone est une caresse âcre qui tapisse le fond de la gorge de Mael, un goût de métal froid et d'orage contenu qui se mêle à la saveur plus lourde, plus organique, du sang de Lyra dont les effluves de cuivre montent encore de la fosse de verre. En face de lui, Soren se tient debout comme un monolithe de chair et de silence, sa stature imposante projetant une ombre qui semble dévorer la lumière crue de l'arène, et Mael perçoit, dans le frémissement infime des narines de l'ancien chanteur, le parfum de la résine et du vieux papier, une émanation de bibliothèques oubliées et de coulisses poussiéreuses qui survit malgré la sueur acide de la peur. Sous ses pieds nus, le verre trempé n'est plus une surface inerte mais une membrane vivante, vibrante, transmettant les pulsations sourdes des machines qui attendent, tapis sous la structure, leur prochaine ration d'émotion pure, tandis que le collier hydraulique, ce cercle de fer tiède et impitoyable, semble respirer contre sa propre carotide avec une douceur de prédateur amoureux.

Soren fait un pas, et le frottement de son cuir contre sa peau est un murmure qui résonne dans l'ossature de Mael, une vibration basse qui remonte le long de ses vertèbres jusqu'à la base de son crâne où la douleur commence à fleurir, une fleur de feu pourpre et pulsante. La gorge du géant est un paysage de cicatrices, un parchemin de peau tannée où la lumière s'accroche aux boursouflures nacrées, et quand il ouvre enfin la bouche, ce n'est pas un son qui s'en échappe d'abord, mais une chaleur, un souffle chargé de menthe sauvage et de fatigue millénaire qui vient mourir sur le visage de Mael. Sa voix, lorsqu'elle s'élève, possède la texture du velours que l'on aurait traîné dans le gravier, une matière épaisse, granuleuse et pourtant d'une souplesse liquide qui s'insinue dans les pores de la peau, faisant frissonner les poils fins sur les bras du jeune homme.

« J'ai passé ma vie à sculpter le silence pour en faire un piédestal, » murmure Soren, et chaque mot est une pression physique, une main invisible qui palpe le diaphragme de Mael pour y déceler la moindre fêlure de sincérité. L'algorithme, tapi dans l'ombre des capteurs, semble gémir de plaisir, traduisant cette confession en une mélodie de fréquences dorées qui font scintiller les parois de l'arène, et Mael sent ses propres battements de cœur s'aligner sur la cadence de Soren, un tambourinement sourd, un rythme de galopade dans une forêt de ferraille. Les yeux de Soren sont deux lacs d'ambre trouble où flotte une lassitude si profonde qu'elle en devient une forme de beauté, une clarté désespérée qui cherche un point de chute, un accord final pour clore une symphonie trop longue, trop lourde à porter.

Mael sent le goût de l'encre sur sa langue, une amertume familière, presque réconfortante, comme si les mots qu'il a écrits toute sa vie s'étaient enfin liquéfiés pour devenir son seul sang, une substance noire et brûlante qui cherche à s'échapper par chaque pore. Il regarde Soren et ne voit plus un adversaire, mais un miroir de ce qu'il pourrait devenir s'il laissait la machine triompher, un instrument parfait, poli par la souffrance, dont la seule fonction serait de vibrer pour un public avide de larmes authentiques. L'idée de la victoire lui monte au nez comme une odeur de charogne parée de fleurs, une émanation de pourriture sucrée qui lui donne la nausée, car il comprend enfin que gagner ce tournoi, c'est accepter l'héritage de son père, c'est devenir l'Architecte de sa propre agonie et de celle des autres, un artisan de la torture lyrique.

« Je ne suis pas venu ici pour te survivre, Mael, » reprend Soren, et sa voix se fait plus proche, presque une caresse contre l'oreille du jeune homme, une onde de chaleur qui sent le musc et le désespoir. « J'ai cherché la note parfaite dans les théâtres du monde entier, celle qui brise le cœur sans laisser de cicatrice, mais elle n'existe que dans le fracas de l'os qui cède sous la vérité, et je veux que ce soit ta main, ton verbe, qui l'arrache à ma gorge. » Le collier de Soren commence à luire d'un rouge sombre, une lueur de braise qui reflète la pression croissante de

l'hydraulique, et Mael voit la veine jugulaire du chanteur battre furieusement sous la peau fine, un petit animal piégé qui lutte contre l'étreinte inexorable du fer.

Le contact des doigts de Soren sur l'épaule de Mael est un choc thermique, une brûlure de glace et de feu mêlés, la peau est calleuse, marquée par des années de tension, et pourtant le geste est d'une tendresse infinie, une demande de grâce camouflée en défi. Mael ferme les yeux et l'obscurité derrière ses paupières est peuplée de schémas de résonance, de fréquences qu'il connaît par cœur, les secrets de son père qui fredonnent dans son sang comme un poison mélodieux. Il pourrait utiliser cette connaissance, il pourrait briser le système, faire exploser le verre en une pluie de diamants tranchants qui égorgerait les spectateurs et libérerait les condamnés, mais cela exigerait d'embrasser la monstruosité du créateur, de devenir celui qui manipule les ondes pour imposer sa volonté au monde.

L'air dans la fosse devient de plus en plus dense, chargé d'une humidité moite qui colle les vêtements aux corps, et chaque respiration est un effort, une lutte pour arracher un peu d'oxygène à cette atmosphère saturée de confessions et de regrets. Mael sent la sueur perler le long de ses côtes, une trace froide qui lui rappelle sa propre finitude, tandis que l'odeur de Soren, ce mélange de cuir vieux et de désespoir propre, l'enveloppe totalement, créant un cocon d'intimité terrifiante au milieu de la cité d'acier. Il réalise que la sincérité absolue n'est pas dans le mot prononcé, mais dans l'espace entre deux battements de cœur, dans ce moment de suspension où l'on accepte de se laisser broyer pour que quelque chose de pur puisse enfin s'échapper.

« Mon père n'a jamais compris que la poésie n'est pas une équation, » murmure Mael, sa propre voix n'étant plus qu'un souffle rauque qui gratte sa gorge sèche, un son qui a le goût de la poussière et des larmes séchées. « Il pensait pouvoir capturer l'âme dans un collier de fer, mais l'âme est comme l'odeur du jasmin après la pluie, elle s'évapore dès qu'on essaie de la serrer trop fort. » En prononçant ces mots, il sent le collier se resserrer légèrement, une étreinte de bienvenue qui lui rappelle que la machine n'aime pas les métaphores qui lui échappent, elle veut de la chair, elle veut du cri, elle veut

que le cartilage craque sous le poids de l'aveu.

Soren sourit, un mouvement lent et douloureux qui étire la peau de ses joues, et ses yeux s'illuminent d'une joie féroce, une lueur de prédateur qui a enfin trouvé son maître. Il incline la tête, offrant sa gorge ornée de cicatrices à la lumière et au jugement de l'algorithmme, et Mael voit les muscles de son cou se tendre, cordes de lyre prêtes à se rompre sous une tension trop forte. Le silence qui suit est plus lourd que le fer, une masse physique qui pèse sur leurs poitrines, et dans ce vide, Mael entend la vibration de la cité tout entière, le bourdonnement des millions de vies qui attendent leur chute, un festin de charognards affamés de beauté et de douleur.

Il pose sa main sur le collier de Soren, le métal est brûlant, vibrant d'une énergie maléfique qui semble vouloir dévorer sa propre peau, et il sent sous ses doigts le pouls erratique de l'homme, cette vie qui ne demande qu'à s'éteindre dans un éclat de génie. Le goût du sang se précise dans sa bouche, une amertume métallique qui se mêle à la douceur de sa propre pitié, et il sait que le prochain vers qu'il prononcera sera celui qui tuera Soren ou celui qui le condamnera lui-même à devenir le nouveau maître de l'Octave. L'Architecte attend dans l'ombre, une silhouette de poussière et de regrets, et Mael sent l'ombre de son père s'étirer sur le verre, une tache noire qui cherche à fusionner avec la sienne.

La symphonie du fer atteint son apogée, un son qui n'est plus un son mais une pression, une onde de choc qui fait trembler les parois et vibrer les dents dans les gencives de Mael, une harmonie monstrueuse qui exige une résolution. Il regarde Soren, le vieux lion fatigué qui attend le coup de grâce avec une impatience de fiancé, et il réalise que la seule façon de gagner, la seule façon de rester humain, est de refuser la perfection de la note pour embrasser la laideur du cri, la cacophonie de la vie qui refuse de se laisser mettre en cage. Son cœur cogne contre ses côtes avec une violence qui lui donne le tournis, et il ouvre la bouche pour laisser sortir non pas un poème, mais une plainte, un son informe et viscéral qui sent la terre mouillée et la révolte, une note si impure qu'elle fera chanceler les fondations mêmes de la cité

d'airain.

# Chapitre 14

## L'Octave Finale

La vibration naît d'abord dans la pulpe de ses doigts, une fourmilière invisible qui remonte le long de ses avant-bras tachés d'encre, là où le pigment noir semble s'agiter sous l'épiderme comme une marée nocturne cherchant une issue. Mael sent le métal froid du collier mordre la naissance de sa nuque, une pression hydraulique qui n'est plus une menace mais une caresse étouffante, une promesse de silence définitif qui sent l'huile de machine et la sueur rance des condamnés précédents. Dans sa bouche, le goût est celui du cuivre et de la cendre, une amertume qui tapisse sa langue tandis qu'il observe Soren, dont la silhouette massive semble se dissoudre dans l'éclat clinique des projecteurs, une masse d'ombre et de cicatrices dont le souffle court fait siffler l'air comme une plainte d'orgue désaccordé. L'air de l'arène est saturé d'une humidité moite, lourde des attentes de la foule que l'on devine derrière le verre, une masse informe de visages avides dont il perçoit presque l'odeur : un mélange de parfum coûteux, de vin chaud et de cette excitation animale, musquée, qui précède la mise à mort.

Ses pensées s'égarèrent un instant vers les plans de son père, ces parchemins jaunis qui sentaient le graphite et le mépris, où chaque courbe de l'Octave était dessinée pour amplifier non pas la beauté, mais la brisure, chaque angle calculé pour que le son rebondisse jusqu'à devenir une lame. Il connaît ce point de rupture, cette note que l'Architecte appelait le « cri de la structure », une fréquence si pure qu'elle n'appartient plus au domaine de la musique mais à celui de la démolition, un secret qu'il porte en lui comme une tumeur de nacre. S'il l'utilise, il ne se contente pas de gagner, il accepte l'héritage du monstre, il devient le prolongement de la main qui a bâti ce hachoir de verre, et pourtant, alors que le collier se resserre encore, écrasant ses cordes vocales contre sa trachée dans un craquement sourd de cartilage

protestataire, il sent une chaleur sauvage monter de ses entrailles. C'est une brûlure organique, un embrasement qui part du plexus, là où la peur s'est changée en une lave épaisse et fertile, et il réalise que la sincérité absolue que réclame l'algorithme ne se trouve pas dans les mots, ces parures de soie pour les lâches, mais dans le renoncement total à la forme.

Soren ouvre la bouche, et le son qui s'en échappe est une merveille de technique, une plainte baryton qui vibre comme une étoffe précieuse que l'on déchire lentement, chaque syllabe chargée d'une mélancolie si dense qu'elle semble alourdir l'air, le rendant visqueux, presque palpable. Mael voit les aiguilles des moniteurs s'affoler, captant la détresse calculée du géant, mais il perçoit aussi la faille, ce vernis de professionnalisme qui empêche la douleur d'être tout à fait nue, cette petite distance de sécurité que Soren garde entre son âme et son art pour ne pas s'effondrer. Mael, lui, n'a plus de remparts, il n'est plus qu'une plaie ouverte sous la lumière crue, et il sent le battement de son cœur résonner dans ses tempes, un tambour de guerre qui bat la chamade contre les parois de son crâne, exigeant une libération que seul le fracas pourra offrir. Il inspire, et l'air qu'il avale est chargé de la poussière de verre microscopique qui flotte dans la fosse, une poussière qui lui écorche les poumons et lui donne un goût de diamant broyé, une sensation de pureté tranchante qui le prépare à l'ultime trahison.

Alors, il ne cherche pas la rime, il ne cherche pas la métaphore, il laisse simplement la fréquence interdite remonter de son ventre, une onde de choc qui ne passe pas par l'esprit mais par les muscles, les tendons, les os. C'est un son qui n'a rien d'humain, une note fondamentale qui semble arrachée au centre de la terre, une vibration si intense que ses dents se mettent à chanter dans ses gencives et que ses yeux se brouillent de larmes de sang. Le collier de pression, soudain affolé par cette absence de structure, cherche à se refermer, mais la vibration est plus rapide, elle sature les capteurs, elle fait hurler les circuits dans un crépitement d'ozone et d'étincelles bleutées qui sentent le soufre. Le verre de l'arène, cette paroi de cristal trempé qui semblait éternelle, se met à pleurer, des fissures fines comme des toiles d'araignée

courant soudain sur sa surface, captant la lumière pour la transformer en un prisme de douleurs éclatantes.

Mael sent le monde vaciller, la pression dans ses oreilles devient une douleur blanche, une explosion de silence au milieu du chaos, et il voit, comme au ralenti, le visage de Soren changer, passer de l'arrogance technique à une terreur sublime, une reconnaissance de la fin qui est la plus belle chose qu'il ait jamais chantée. Le son continue de monter, une spirale de destruction qui arrache les plaques de métal du sol, faisant vibrer les fondations de la Cité d'Airain jusqu'à ce que le verre ne puisse plus contenir la vérité de ce cri. Dans un fracas de fin du monde, un tonnerre de cristal qui semble déchirer le ciel lui-même, la paroi explose en un million d'étoiles meurtrières, une pluie de diamants acérés qui se projette vers les tribunes, fauchant les rires et les haleines fétides des spectateurs dans un tourbillon de transparence et d'écarlate.

L'onde de choc le projette au sol, son dos rencontrant la dureté du verre brisé qui jonche désormais la fosse comme un tapis de sel coupant, et pendant un instant, il ne sent plus rien d'autre que le froid du sol et le silence absolu, un silence qui a la texture du velours après l'orage. L'odeur de la poudre et du sang frais emplit l'espace, une odeur métallique et chaude qui s'insinue dans ses narines tandis qu'il tente de reprendre son souffle, chaque inspiration étant un combat contre la poussière qui danse dans l'air. Il tourne la tête, ses mouvements sont lents, englués dans une léthargie de nouveau-né, et il voit Soren, le colosse, agenouillé au centre de ce champ de ruines, sa gorge n'étant plus qu'une vaste béance où le rouge s'écoule avec une régularité de sablier. Un éclat de verre, long et effilé comme une plume d'ange, est venu se loger exactement là où le collier se resserrait, tranchant la vie avec une précision que l'algorithme n'aurait jamais pu atteindre.

Mael rampe vers lui, sentant les fragments de verre entrer dans la chair de ses mains, une douleur vive et réconfortante qui lui rappelle qu'il est encore de ce monde, que le sang qui coule sur ses poignets est réel, chaud et poisseux. Il atteint Soren et pose une main sur son épaule, sentant la chaleur s'évaporer du corps du géant, une vapeur

légère qui s'élève dans l'air froid de l'arène dévastée, et il plonge son regard dans celui de son adversaire, y trouvant une paix qu'aucune poésie n'avait su lui offrir. Soren tente un dernier mouvement, ses lèvres s'entrouvrant sur un murmure inaudible, un goût de fer et de regret, avant que sa tête ne retombe, son dernier souffle venant caresser la joue de Mael comme un baiser de poussière. Le silence qui suit est plus lourd que le cri, c'est un silence qui pèse sur les épaules de Mael, un manteau de plomb et de gloire amère, tandis qu'il réalise qu'il est le seul survivant de cette symphonie de décombres, le seul témoin de la beauté atroce qui naît quand on brise enfin le miroir. Il ferme les yeux, laissant la morsure du froid et l'odeur du sang l'envelopper, tandis qu'au loin, les alarmes de la cité commencent à hurler, une mélodie mécanique et dérisoire face au triomphe de sa propre dévastation.

# Chapitre 15

## Le Silence de Brass

L'air n'est plus qu'une étoffe déchirée, un linceul de poussière et de cuivre qui s'engouffre dans ma gorge, là où autrefois la vibration du monde trouvait un écho, un passage, une arme. Sous mes pieds nus, le verre de l'Octave n'est plus cette surface lisse et impitoyable qui renvoyait l'éclat des projecteurs, mais un tapis de diamants brisés, des milliers de facettes tranchantes qui mordent ma peau avec une douceur presque amoureuse, laissant derrière moi des perles de pourpre dont je sens la tiédeur s'évaporer instantanément au contact du sol pétrifié. Je marche, et chaque pas est une confession muette, une ponctuation de douleur dans ce silence qui n'est pas une absence, mais une présence physique, une masse de velours sombre et étouffante qui s'est abattue sur la Cité d'Airain. À l'intérieur de mon cou, là où les vers se bouscullaient, là où la poésie se changeait en foudre pour arracher des larmes à la foule, il ne reste qu'un champ de ruines, une sensation de fibres de soie carbonisées et de cartilage broyé, une sécheresse de désert qui me brûle à chaque inspiration. Je cherche à former une pensée, un dernier mot pour Soren, un adieu pour celui dont la chaleur s'efface déjà derrière moi, mais ma langue ne rencontre qu'un vide immense, une caverne de sel où le goût du fer et de la cendre a remplacé l'éloquence.

La lumière de l'arène décline, mourante, léchant les parois de verre avec des reflets d'ambre et d'huile, tandis que je dépasse les rangées de sièges où les spectateurs sont encore figés, des statues de chair et de soie dont je peux sentir l'odeur de sueur froide et de stupeur. Ils sont là, des milliers de poumons suspendus au mien, des milliers de regards avides qui s'abreuvent de ma déchéance victorieuse, et pourtant, je ne perçois plus que le battement sourd de mon propre sang dans mes tempes, un tambour de guerre qui résonne dans une cité devenue sourde. L'encre sur mes mains, cette parure de deuil qui remonte le long de mes bras, me semble soudain plus lourde, une armure

de nuit qui tire sur mes pores, chaque pore exhalant une fragrance de vieux papier et de goudron. Je caresse du bout des doigts le rebord de la fosse, le métal est froid, d'un froid absolu qui remonte le long de mes nerfs comme une décharge de glace, et je me demande si mon père, l'Architecte de ce supplice, avait prévu ce moment où la machine s'arrêterait faute de nourriture, où le cri serait si pur qu'il finirait par dévorer la gorge qui l'a porté.

Je sors de l'enceinte, franchissant le seuil où le collier, ce prédateur hydraulique, est tombé comme une mue inutile, laissant sur ma peau une empreinte circulaire, une cicatrice invisible qui brûle comme un baiser de feu. La Cité d'Airain s'étend devant moi, une jungle de pistons et d'engrenages qui, pour la première fois de mon existence, ne chantent plus leur plainte mécanique, ne hurlent plus leurs ordres de vapeur. Le silence est si profond qu'il en devient organique, je peux presque entendre le froissement des nuages contre les aiguilles des tours, le craquement imperceptible du métal qui se rétracte sous l'effet du froid nocturne. L'odeur de la ville a changé ; elle ne sent plus le pétrole et l'effort, mais le jasmin fané et le soufre, une amertume de fin de banquet où les invités auraient oublié de partir. Mes lèvres sont gercées, recouvertes d'une fine pellicule de poussière de verre que je goûte sans pouvoir l'avalier, une saveur de sable et d'étoiles mortes qui tapisse mon palais.

Chaque muscle de mon torse me semble être une corde de lyre tendue jusqu'au point de rupture, et le moindre mouvement réveille des vagues de lassitude qui sentent le cuir mouillé et la terre après l'orage. Je m'arrête un instant contre une colonne de bronze dont la surface est travaillée de motifs floraux grotesques, des lianes de métal qui semblent vouloir s'enrouler autour de mes poignets. Je ferme les yeux, et dans l'obscurité de mes paupières, je revois l'éclat dans les yeux de Soren, cette lueur de reconnaissance au moment où le vers final a brisé le dernier rempart de son âme. C'était une beauté atroce, une fleur qui pousse dans une plaie, et maintenant que je suis seul, je porte cette beauté comme un fardeau de plomb dans mes veines. Je tente d'ouvrir la bouche, juste pour sentir le passage de l'air, mais rien ne vient, pas même un sifflement, seulement une douleur sourde qui irradie jusqu'à la base de mon crâne,

me rappelant que le prix de la Sincérité Absolue est l'oubli de soi-même.

La cité est un labyrinthe de reflets sombres, les rigoles de cuivre sur le pavé brillent d'une lueur huileuse sous la lune, et je marche sans but, sentant la fatigue m'envahir comme une marée de mercure. Les ombres des bâtiments s'allongent, me frôlent avec la légèreté de doigts spectraux, et je perçois dans l'air une humidité nouvelle, un parfum de mousse et de rivière souterraine qui s'élève des entrailles de la terre. C'est comme si l'Octave, en se taisant, avait permis à la nature de reprendre son souffle, à la vie de s'infiltrer par les fissures de l'airain. Mes pensées flottent, déliées de la nécessité des mots, elles deviennent des images chromatiques, des sensations de chaleur sur la nuque, de fraîcheur sur les chevilles, de battements de cœur qui s'apaisent enfin. Je suis le survivant, le poète sans voix, celui qui a tout donné pour un silence qui ne lui appartient pas.

Au détour d'une ruelle dont les murs transpirent une condensation aux reflets bleutés, je vois un enfant qui me regarde, ses yeux larges comme des soucoupes d'argent, sa peau sentant le lait et la peur. Il ne dit rien, il sait que le temps des discours est révolu, il voit sans doute sur mon visage les stigmates de la lutte, l'épuisement d'un homme qui a traversé le feu pour ne ramener que des cendres. Je voudrais lui sourire, mais mes traits sont figés dans une rigueur de masque funéraire, une tension de marbre qui refuse de se relâcher. Je continue ma route, le bruit de mes pas sur le sol métallique est le seul rythme qui subsiste, un métronome solitaire dans une ville pétrifiée. La rugosité du mur que je frôle m'écorche légèrement l'épaule, et je savoure cette petite douleur, cette preuve tactile que je suis encore ici, que mon corps, bien que mutilé dans sa fonction la plus noble, palpite encore d'une vie têtue et animale.

Je finis par atteindre la limite de la ville haute, là où les balcons surplombent les abîmes de vapeur où vivent les ouvriers, et je regarde l'horizon qui commence à se teinter d'un gris perle, une aube sans promesse qui se lève sur une cité décapitée de ses chants. L'air ici est plus vif, chargé de l'odeur saline des mers lointaines que je n'ai jamais vues, un appel de liberté qui pique mes narines et fait frissonner la peau de

mon cou. Je suis vide, une outre dégonflée, un instrument dont on a coupé les cordes, et pourtant, dans cette absence totale de son, je trouve une paix que les mots les plus doux n'auraient jamais pu m'offrir. C'est la paix des décombres, la sérénité des ruines après le passage du cyclone. Le monde est là, tactile, odorant, vibrant de couleurs sourdes, et je n'ai plus besoin de le traduire, plus besoin de le trahir par des métaphores qui n'étaient que des parures pour cacher ma propre nudité. Je pose ma main sur ma gorge, sentant la chaleur de ma chair sous mes doigts tachés d'encre, et je sens, tout au fond, un petit battement, une minuscule étincelle de vie qui n'a plus besoin de crier pour exister. La Cité d'Airain se tait, et dans ce silence souverain, je respire enfin l'odeur de la liberté, une odeur de fer froid, de poussière de verre et de sang qui sèche doucement sous le premier rayon d'un soleil blafard.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Ta Gorge contre un Vers"*

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)